

L'automne beckettien

Une cavatine dans un opéra terminé

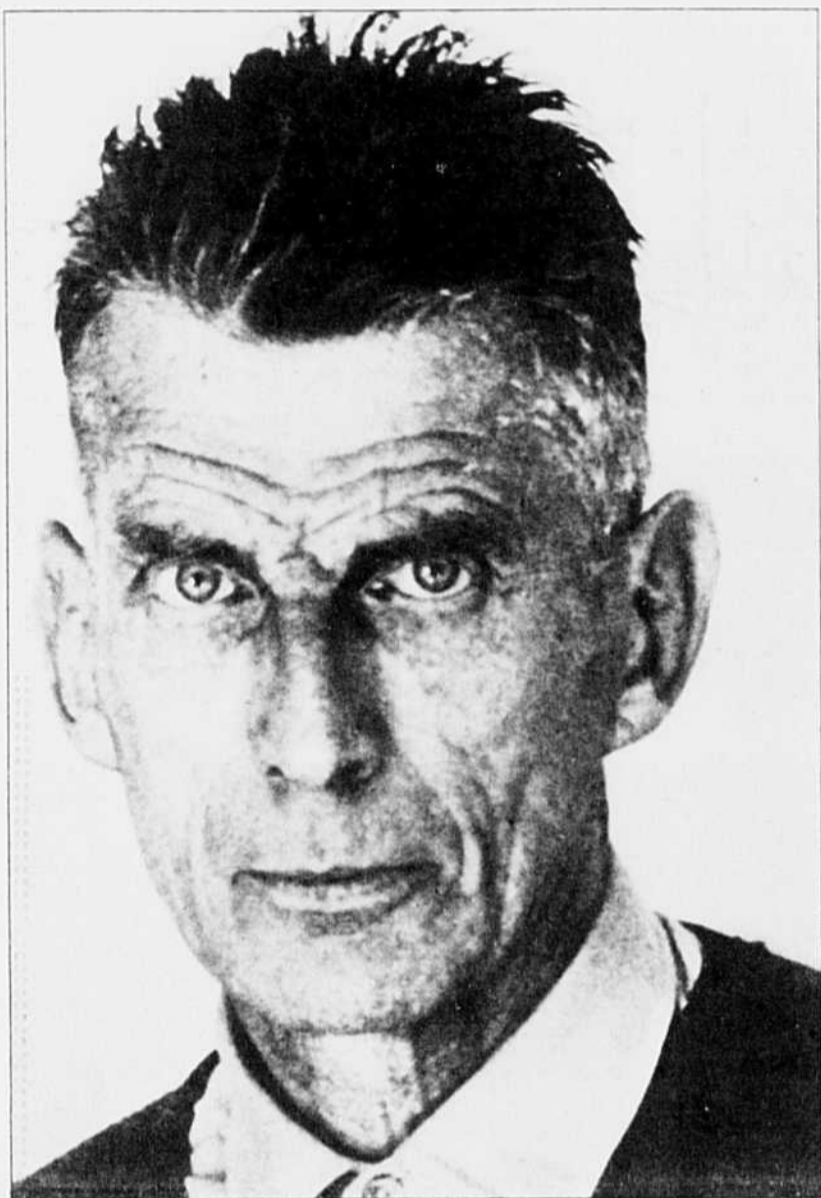


PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Samuel Beckett.

Robert Lévesque

L'ANNÉE où Samuel Beckett reçut le Nobel de littérature, en 1969, il semble qu'il ait eu pour concurrents Charles De Gaulle et Charles Chaplin. Entre les deux gros Charles, les Suédois choisirent le maigre Sam, l'inconnu célèbre qui se faufila entre deux monuments; avouons que ce fil d'arrivée, où il y avait également Malraux qui suait derrière le peloton, fut très fréquenté.

Ils sont tous morts, aujourd'hui, ces challengers du Nobel 69. Ils ont tous eu leur plein d'éloges, d'oraisons en péroraisons. De Gaulle repose sous une croix de Lorraine immense dans le cimetière de Colombey; le saltimbanque Chaplin a eu droit à un sort de star, un vol de sépulture; Malraux a manqué d'un Malraux pour prononcer ses adieux; et Beckett, le plus discret de tous, le plus seul, a su échapper à sa sortie par une tombe dérobée.

Maurice Blanchot, dans le dernier numéro de la revue Critique, donne le mot: pas d'hommages à Beckett. Pas dommage? Là où pas, Samuel Beckett demeure. L'homme aurait eu horreur des oeuvres littéraires mortuaires, encore plus des adieux clamés qui ne feraient pleurer que ceux qui ne l'ont pas lu... ou compris.

En 1969, les académiciens de Stockholm avaient fait le bon choix. Samuel Beckett a produit une oeuvre majeure, qui relie dans notre siècle celles de Pascal, je dirais même de Molière, et celles de Dante, Kafka, Rimbaud. Cet anti-Balzac a fait sa comédie humaine. Une oeuvre qui est allée, loin du tumulte, vers l'immobile, vers le silence dans lequel l'homme vit sa mort. Deux troupes, à Montréal, s'enga-

gent ces jours-ci dans le théâtre beckettien. Après le printemps Shakespeare, c'est l'automne Beckett. À l'Espace Go, rue Clark, on joue *Oh les beaux jours*, l'une des trois grandes pièces (avec *Godot* et *Fin de partie*), et le Théâtre Ubu à la chapelle du Bon Pasteur présente huit des «dramaticules», courtes pièces denses par lesquelles Beckett voulait casser les reins du théâtre conventionnel.

Oh les beaux jours, que Brigitte Haentjens met en scène avec Sylvie Drapeau (Winnie) et André Therrien (Willie), met en scène le seul grand personnage féminin de tout le théâtre de Beckett. Une femme qui, s'ensaisant peu à peu dans un mamelon de terre, vaque à ses occupations, se farde, se lime les ongles, bavarde avec son mari tapi derrière la butte. Une «journée divine»: la dernière.

Écrite d'abord en anglais (*Happy Days*) en 1961, la pièce fut créée simultanément à Berlin et New York mais ses débuts furent difficiles. À New York on atteindra 100 représentations. À Londres en 62, il y eut des problèmes. Joan Plowright, qui devait créer Winnie, dut abandonner le rôle pour cause de grossesse. Vanessa Redgrave, Peggy Ashcroft refusèrent et c'est finalement Brenda Bruce, moins connue, qui créa Winnie. Beckett quitta Londres le jour de la générale, sans y assister, mais cela était son habitude.

C'est à Paris, une fois la pièce traduite par Beckett, que *Oh les beaux jours* va connaître son triomphe: il s'appelle Madeleine Renaud. Roger Blin qui avait mis en scène la création de *Godot* en 1953, et à qui Beckett avait envoyé un mot décrivant l'actrice qu'il voulait pour Winnie, «une femme lourde, un peu grasse», pensa à Madeleine Renaud en ignorant la description de l'auteur. Frêle, délicate, élégante, avec la plus belle voix du théâtre de son époque, Made-

leine Renaud fut la Winnie parfaite, et, jusqu'à il y a peu, elle jouait encore ce rôle dans son théâtre du Rond-Point à Paris. Une rencontre au sommet entre une comédienne et un texte.

Créée au cours de l'été 63 à la Biennale de Venise, puis mise à l'affiche à l'Odéon à Paris dans la grande salle réduite à 600 places (les étages de loges dissimulées par un vélum), la version française de *Happy Days* avec Madeleine Renaud sera l'un des plus grands triomphes que l'on puisse imaginer. Mme Renaud est en fait, aujourd'hui encore, la «propriétaire» du rôle. La réference, Françoise Faucher a repris le rôle au Café de la place avec beaucoup de tenue.

Samuel Beckett avait voulu avec *Oh les beaux jours*, six ans après *Fin de partie*, refaire un grand coup théâtral. Ce sera son dernier, et après il déclarera que le théâtre ne l'intéresse pas.

Ce qui l'intéressait, en fait, c'était de tourner le dos au théâtre conventionnel (*Oh les beaux jours* en est encore) pour chercher de nouvelles voies, de nouvelles voix, aussi, en allant presque jusqu'à éliminer l'acteur, du moins en raréfiant son règne, en le ramenant à un émetteur de paroles, bouche parlante, apparence d'humain.

C'est le Théâtre Ubu de Denis Marleau, à la chapelle du Bon Pasteur, qui nous présente ce Beckett là, celui d'après les grandes pièces, celui qui réduit, qui coupe, celui qui fait court, celui qui affronte le silence. Ce sont les dramaticules.

Marleau, dont le travail est souvent remarquable (chez Jarry, Queneau, Schwitters, Picasso), met en scène huit de ces courtes pièces, et des extraits de certains romans ou nouvelles comme *Watt* (1941-44), *L'Innommable* (1953) et le dernier ouvrage, *Soubresauts*, paru juste

avant la mort de Beckett en décembre 1989.

Avec ses comédiens habituels (Carl Béchard, Pierre Chagnon, Bernard Meney, Danièle Panneton, et pour l'occasion Pascale Montpetit, Han Masson, Pierre Lebeau), il offre, et la liste des titres est un poème beckettien: *Va et vient*, *Pas moi*, *Cette fois*, *Solo*, *Berceuse*, *Catastrophe*, *Quoi où*, *Impromptu Ohio*.

Va et vient, écrit en anglais en 1965 (*Come and Go*), créé à Berlin, est la pièce la plus courte de Beckett. Quelques minutes. Trois personnages féminins «aussi ressemblants que possible», Flo, Vi et Ru, apparaissent et disparaissent tour à tour dans l'obscurité ou la lumière, chuchotant ou s'exclamant, évoquant des souvenirs de jeunes filles en fleurs. La mise en scène la plus remarquable de ce sketch est celle de Lee Breuer pour les Mabou Mines en 1981 alors que le trio surgissait de l'ombre devant le public. Mais le trio était derrière le public qui n'en voyait que le reflet dans une grande glace déformante.

Pas moi fut écrit en anglais en mars 1972 et Beckett s'était inspiré d'une observation faite en vacances au Maroc. *Not I* serait idéalement pour lui une pièce qui se réduirait à «une paire de lèvres balbutiante». Beckett avait vu une Marocaine drapée dans sa djellaba qui attendait un car scolaire ramenant son fils, «dans une attitude d'attente intense». C'est cette attitude qu'il exploite dans *Pas moi* alors qu'une femme parle et qu'une autre écoute. Madeleine Renaud a créé cette pièce en français en 1975.

Cette fois, écrite en anglais en 1974, ressemble à *La dernière bande* en ce sens que là aussi le magnétophone est personnage. Un homme, le Souvenant, entend des bribes de sa voix parvenant de trois endroits différents. On décèle dans les bribes les

Voir page C-4: L'automne

Claire Denis

Fascinée par le négritude et l'exil

Odile Tremblay

MALGRÉ SA BLONDEUR, elle habite la frontière des cultures noire et blanche. Plus que tout, la cinéaste goûte cette mosaïque des peuples se dessinant dans les grandes villes cosmopolites où toutes les races se frôlent, s'imprègnent, se côtoient, pas toujours harmonieusement, hélas!

Ses films parlent de négritude, d'exil souvent, d'amitié aussi. *Chocolat* racontait une petite fille blanche en Afrique, son documentaire *Man no run*, suivait le groupe rock camerounais Les têtes brûlées. Avec *S'en fout la mort*, Claire Denis écoute et révèle les gens de la frange, ce monde de «beurs», d'immigrés qui vivent à Paris, plus ou moins mal.

«Vouloir ignorer ou condamner leur réalité, ça me semble malhonnête», déclare-t-elle de sa voix rauque un peu absente.

Elle a quelque chose d'ascétique et de las, une sorte de sensibilité écorchée qui se promène à fleur de peau ainsi qu'un sujet à l'autre en restant évasive. Pas de robe de star ni de maquillage, aucun artifice: voici la Française Claire Denis. Elle accompagne *S'en fout la mort*, un film fort et douloureux qui sortait cette semaine au Festival du Nouveau Cinéma mais gagne les salles dès vendredi prochain.

S'en fout la mort, c'est le nom d'un coq de combat bichonné et exercé pour le «pitt» clandestin. Son destin est d'y combattre et d'y mourir en quelques minutes, éperonné par les griffes d'acier qu'on fixe aux pattes des belligérants.

Nous sommes à Rungis, dans une banlieue de Paris. Pierre Ardennes (Jean-Claude Brialy) dirige une boîte de nuit aux côtés de sa belle épouse, mais de façon souterraine, il organise des combats de coqs. C'est pour entraîner les précieux volatiles que l'Africain Dah (Isaac de Bankolé) et l'Antillais Jocelyn (Alex Descas), profs de gymn pour gallinacés de leur état, sont relégués dans la cave de l'établissement.

Intimité, promiscuité, amitié aussi les opposent et les lient: «Ces hommes sont des frères de sang», explique Claire Denis. Comme ils partagent le même univers claustrophobique, la même vie rude, leur amitié devient une question de survie.

Amitié donc, amour aussi dans *S'en fout la mort*, celui qu'éprouve Jocelyn pour sa lointaine patronne. Ici, les passions sont au rendez-vous: celle du jeu surtout qui domine tout.

Les scènes les plus extraordinaires du film se déroulent dans l'arène clandestine, au milieu de la fumée des cigarettes et des cris des parieurs de toutes couleurs et origines qui, avec la frénésie qui baignait les tripots dans *The Deer Hunter* misent gros, perdent ou gagnent sur un combattant.

Claire Denis rassure les défenseurs des animaux: ni violence, ni brutalité réelle ici. «Pour chaque coq de combat, on en utilisait sept ou huit», explique-t-elle. Les éperons étaient en plastique ou en caoutchouc plutôt qu'en acier. Les oiseaux ne mouraient pas vraiment, on les endormait plutôt.

Claire Denis n'est pas joueuse. Les vrais combats de coqs la dégoutent. Elle n'ose ouvrir les yeux durant ces batailles. «Mais pour des personnes

des îles exilées à Paris, ces rixes peuvent devenir une nécessité, un moyen de survivre que j'ai voulu raconter.»

Après avoir étudié le sujet en long et en large, la cinéaste est formelle: des combats de coqs clandestins, il en existe dans toutes les grandes villes où vivent des gens des Caraïbes, aussi bien à Paris qu'à New York. À Montréal aussi.

Même si elle met en scène des défavorisés et des marginaux, Claire Denis se défend bien de livrer des films à message. «Si j'étais si courageuse, je ferais de la lutte sociale, dit-elle, pas du cinéma. Et puis, les réalisateurs qui prétendent changer le monde me semblent toujours un peu suspects... *S'en fout la mort*, est un film égoïste qui a été fait avec une urgence de dire. Voilà!»

Au départ, c'était risqué et même un peu casse-cou, mais la technique a produit des images vivantes, nerveuses. Tout le film a été réalisé caméra à l'épaule pour s'installer dans le regard de Dah, marcher à côté de lui. Je voulais éviter le piège du voyeurisme, celui qui se contente d'être un oeil regardant comme dans *Chocolat*.

Claire Denis peut en connaissance de cause confronter les cultures dans ses films. Elle a passé toute son enfance en Afrique, pour ne découvrir Paris qu'à l'heure de l'adolescence. En arrivant en France, elle a ressenti comme ses personnages un sentiment d'étrangeté, de dépaysement.

«Et c'est un cadeau de se sentir mal. On peut ainsi échapper à la standardisation des cadres fixes, rester toujours hors normes.»

Claire Denis a fait ses classes à



PHOTO JACQUES GRENIER

Claire Denis

Paris, avant d'être l'assistante de Wim Wenders sur *Paris-Texas* et *Les ailes du désir*. «Il m'a appris à ne jamais me figer dans ma vision d'un film dit-elle, à accepter de le laisser m'échapper au fil des événements, des atmosphères.»

En 87, elle tournait au Cameroun son premier long métrage *Chocolat* avec son acteur fétiche, l'excellent Isaac de Bankolé. Le film a reçu un bon accueil, lui ouvrant des portes, lui donnant envie d'aller plus loin, côté technique, côté contenu. Avec

S'en fout la mort, elle a l'impression d'avoir fait du chemin, d'avoir livré un produit plus mouvant, plus suffoquant, quoiqu'un peu aride. De quoi rêve-t-elle pour son nouveau film? De toucher le monde, répond-t-elle simplement.

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
L'ÉCOLE DES FEMMES
DE MOLIERE MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR
DU 25 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE Du mar. au ven.: 20h00 et sam.: 16h00 et 21h00
Théâtre du Nouveau Monde, 84 rue Ste-Catherine ouest, M. Place des Arts, stationnement adjacent au théâtre. Rés.: 861-0563

3 DERNIÈRES
AUJOURD'HUI: 16h et 21h
Mardi 30 octobre: 20h

NORMAND CHOUINARD
ANNE DORVAL
Guy Jodoin Roger Léger
Chantal Baril Luc Guoin
Jacques Brouillet
et JEAN-LOUIS ROUX

UN RÔLE ESSENTIEL

MOLSON O'KEEFE



PHOTO HERMAN LEONARD

Il était toujours droit. La tête était haute et le menton en avant. Jamais il n'a plié l'échine devant son instrument.

Ce soir on dévore un Blanc...

Serge Truffaut

EN 1944, le chanteur Billy Eckstine amène sa troupe de musiciens en Californie. Une journaliste assiste à un de leurs spectacles. Une fois les dernières notes tombées, elle se rend à son bureau. Elle écrit. Elle enfle les uns en arrière des autres des mots bien blancs. Les voici.

« Gene Ammons soufflait comme un gros taureau noir, des flammes sortaient de ses naseaux... Quant au batteur, Billy Eckstine avait dû lui acheter une batterie toute neuve, on aurait dit un Pygmée tout noir en train d'annoncer : ce soir nous allons dévorer homme blanc ».

Le pygmée auquel fait allusion cette dame dont on taira par élégance le nom s'appelait Art Blakey. Il naquit le 11 octobre 1919 à Pittsburgh. Il est mort le 16 octobre 1990. Entre ces deux pôles, il n'a jamais dévoré qui que ce soit. C'est dommage.

Entre ces deux dates, Art Blakey le batteur a vécu, c'est le cas de le dire, à fond la caisse. Il fut au jazz — musique de notre siècle — ce que Simenon fut à la littérature de ce même siècle. Rétrospectivement on est frappé en effet par les nombres.

Simenon a écrit trois cents bouquins ? Art Blakey a enregistré... 475 albums sous son nom. Simenon était capable de faire le tour d'un personnage en moins de trois jours et en 180 pages ? Art Blakey était capable de faire le tour du Hard Bop en moins de trois minutes et en deux press roll. Ces fameuses figures rythmiques qui ont permis à plus

d'une centaine d'instrumentistes de prendre leur envol.

Entre ces deux pôles, ses 11 000 spectacles, ses 475 enregistrements, et tous ces musiciens qu'il a formés, il y a eu évidemment beaucoup de dates. Certaines ont fait date. Certaines sont à retenir.

Il y a d'abord eu ce 27 octobre 1947. Cette journée-là, Blakey va participer à une session décisive pour le cours de l'Histoire. Il va permettre à Thelonious Monk de se réapproprier ses accords qu'il a expliqués à Bird et à Dizzy, à Bud et à Clarke. Comme un ours gourmand, Monk va ce jour-là, et pour la première fois, butiner dans les coins et recoins de ses inventions sonores. Ce jour-là en effet, Monk enregistra pour *Blue Note* le premier album à paraître sous son nom.

En ce mois d'octobre 1947, ces maîtresses musicales baptisés *In Walked Bud, Ruby My Dear, Misterioso, Epitaphy* et... *Round Midnight* sont à jamais gravées. En une soirée, un pan entier de l'Histoire a été conçu, écrit, élagué, terminé.

En janvier 1955, le 13 pour être précis, Art Blakey et le contrebassiste Lloyd Trotman pénètrent dans les studios new-yorkais de la compagnie *Verve*. Au piano, il y a, présent physiquement mais étrange mentalement, Bud Powell.

Grâce à cette fureur particulière qui caractérise le jeu de Blakey, Powell, l'espace d'une session, va retrouver tout son allant. Il va rétablir le contact avec cette singularité et tragique fantasmagorie musicale qui, quelques années plus tôt, avaient séduit plus d'un musicien. L'amateur

ne sera pas étonné d'apprendre que Bud Powell avait choisi cette session pour enregistrer le philosophique *Mediocre*.

Entre ces deux dates, il y a eu deux autres dates. Un, en 1947 Blakey prend la poudre d'escampette. Il va au Nigeria. Puis en Côte d'Ivoire. Puis en Inde. Il va partout où des maîtres peuvent lui enseigner ces divins secrets rythmiques qui marquent la respiration des uns et des autres. Puis, en 1949, il retourne à New York.

Deux, Art Blakey enregistre au Birdland le 21 février 1954. Depuis quelques jours, il est le « patron » d'une formation fondée par Horace Silver, pianiste, Clifford Brown, trompettiste, Lou Donaldson, saxophoniste, et Curley Russell, contrebassiste. Leur nom ? *The Jazz Messengers*. Leur credo ? « Salir » et endurcir le bop. Sous la gouverne de Art Blakey qui sait que trop de « gens savent mais se taisent », ces Jazz Messengers vont faire du *hard bop* une musique de contestation.

Par la suite... par la suite... Au fond, c'est secondaire. Au fond, il serait inutile de mentionner qu'un tel a joué telle année avec lui ou qu'un tel n'aimait pas la salade dans les sandwiches.

Au fond ce qui est important, c'est que « cet homme avait tant d'intelligence qu'il n'était presque plus bon à rien dans le monde ».

★★★★★

Le jazz est vestimentaire. Ainsi, raconte-t-on dans le dernier numéro de *Jazz Hot*, alors que Ron Carter devait jouer au sein d'un big band au

cours d'un engagement passablement mondain, il s'étonna de voir le batteur Danny Gottlieb arriver en tee-shirt et baskets. L'accueil fut plutôt musclé : Va donc mettre une cravate et un costard ! Ordonna-t-il. Tu te crois où ? A un concert du Mahavishnu ». Le jazz non seulement est vestimentaire, il est également spirituel.

★★★★★

Le jazz est vestimentaire. Alors le jazz est aussi économique. Écoutons le trompettiste Wallace Roney : Chico Freeman m'a demandé de jouer avec lui. J'ai dit : Non ! Il a insisté : « Pour une seule semaine, je pourrais te payer 1000 \$ ». C'était bien plus que chez Billy Harper. Mais... Je ne peux pas, j'ai des engagements avec Billy ». Alors Chico me dit : « Bon, ne pourrais-tu pas faire la moitié de la semaine tous les jours pour 1000 \$? ». Je vais essayer de m'arranger. J'ai appelé Billy : « Est-ce que je pourrais faire seulement le week-end avec toi ? Chico m'offre le double de ce que tu me donnes ». Alors Billy : « Pas possible, je t'ai engagé pour avoir un quintette ». J'ai appelé Chico : « Désolé, j'aurais vraiment aimé le faire, pour l'argent ». Alors Chico ? « Et un seul jour tu pourrais ? ». Retour chez Harper : « 1000 \$ pour un jour, tu ne peux pas m'accorder un jour ? ». Alors Billy : « Non, vieux, non ». Furieux, j'ai appelé Chico : « Et un set, un seul, tu pourrais ? ». J'ai fait un set sans en dire un mot à Billy, pour 1000 \$. Cette chronique économique de Wallace Roney est tirée du dernier numéro de *Jazz Magazine*.

Richard Desjardins, le génie à compte d'auteur

Sylvain Cormier

NE DÉCOUVRIR Richard Desjardins qu'en octobre 1990 est à proprement parler indécent. Pour se décupabiliser et faire amende honorable, la critique l'a plébiscité. Après des années de disette, c'est la ruée : il ne restait mercredi, chez Sam, presque plus de copies de *Tu m'aimes-tu*, sa nouvelle cassette produite à compte d'auteur.

Comment a-t-on pu ignorer si longtemps cet auteur-compositeur-interprète de génie, pour lequel il faut, du jour au lendemain, ménager une place parmi les plus grands.

On avait depuis des années un autre Félix et personne ne s'en était aperçu. Honte à l'industrie et honte à la critique. Disons le haut et fort : la parution de *Tu m'aimes-tu* est à marquer d'une pierre blanche et les chansons de Desjardins seront bientôt les classiques qu'ils auraient toujours dû être. Des classiques rétroactifs.

Dix pièces enregistrées pendant deux journées d'août 1990 à la Chapelle du Bon Pasteur de Montréal, sept au piano (le célèbre Fazioli, tout de même) et trois à la guitare acoustique. C'est tout. Dix diamants bruts qu'il ne faudrait jamais chercher à tailler.

Par où commencer ? Peut-être par l'aisance au piano de Desjardins, qui suggère à la fois les envolées de Léveillé et les blues de Steve « Cassonade » Faulkner. Ou par la richesse inouïe de ses textes, qui marient les images les plus éloquentes à des émotions d'une fulgurante efficacité : « Va-t'en pas / Dehors j'ai vu un ciel si dur / Que tombaient les oiseaux » (*Va-t'en pas*).

C'est si réel qu'on en reste bouche bée, abasourdi, touché au cœur et au corps. Sans exagérer, juré craché, on a mal quand il a mal : « Une peine imbuivable / À qui la faute ? / J'étais juss' pas capab' / D'la voir avec un autre » (... *Et j'ai couché dans mon char*). Dans *Lucky lucky* lorsqu'il décrit, de sa voix aussi nasillarde que

convaincue, avec une justesse et un impact dévastateur, son cocktail explosif d'amour et de désir, c'est nous qu'il terrasse : « Tu montes les escaliers / Mon cœur veut exploser / Imagine-toi / Quand tu montes sur moi ». Il faut aussi mentionner son truculent portrait du *Bon gars* et ses odes bouleversantes aux sans-abris et aux laissés-pour-compte (*L'homme-canon, Signe distinctif*).

Ironique comme Plume, authentique comme Gerry Boulet, écorché vif comme Brel, sincère comme Jean Lapointe, dénonciateur virulent comme Woody Guthrie, Québécois pure laine comme le soldat Lebrun, il ne leur emprunte rien mais les évoque tous.

Égoïstement, on voudrait qu'il demeure intouchable, qu'il ne devienne jamais vraiment populaire, afin que rien ne menace son précieux talent. Mais il est déjà tard. C'est tant mieux pour lui et tant pis pour nous. Les compagnies de disques se bousculent au portillon avec des excuses, des contrats et des avances de fonds. Richard Desjardins pourra enfin renflouer son compte d'auteur. Il

était temps.

Les chansons de Jean Lapointe en compact

SPONTANÉMENT, lorsqu'on parle de Jean Lapointe, qu'a-t-on à l'esprit ? Beaucoup reverront d'emblée l'acteur, d'OK *Liberté* à l'inoubliable *Duplessis*. Les nostalgiques entendront le Jérolas de *Méo Penché* et *Yakety Yak (Rouspét'pas)*. Plusieurs se souviendront du brillant fantaisiste, l'imitateur de Bourvil et d'Aznavour. Mais il y a fort à parier que, dans 50 ans, c'est encore dans ses chansons qu'on apprendra la vie.

Avec *15 ans d'émotions en 21 chansons*, Jean Lapointe résume cette facette de sa glorieuse feuille de route. On y retrouve évidemment *Mon oncle Edmond, Chante-là ta chanson* et tous ces refrains que l'on connaît par cœur sans avoir jamais cherché à les apprendre, un signe irréfutable de longévité.

Mais si, en spectacle, ces chansons nettes tendres (*Rire aux larmes*) et quelquefois très drôles (*Le Référendum, Wo ! Mon oncle Sam*) pon-



PHOTO JACQUES GRENIER

Richard Desjardins

tuent agréablement les numéros comiques (son immortel *Accordeur de piano*), elles, perdent sur disque leur justification intrinsèque. Ainsi rassemblées, ces ritournelles au demeurant sympathiques deviennent répétitives. En effet, toute la sincérité de Lapointe n'arrive pas à faire oublier que ses textes simples s'ombragent parfois dans la banalité et les idées reçues. Pour tout dire, une telle dose de bons sentiments finit par tomber sur

le cœur. Dans cette perspective, seuls les admirateurs inconditionnels de l'artiste voudront réentendre en compact les succès que leurs platines trop usées ne peuvent plus distinguer de la friture. Il ne leur restera plus qu'à se remémorer, entre les chansons, les meilleurs moments des spectacles auxquels ils ont si souvent assisté, et ils se remettront tout naturellement à rire.

LES CHOIX D'AGNÈS
Gino Quilico
baryton

Schubert
• Symphonie n° 5, en si bémol majeur, D. 485
Mahler
• Lieder eines Jährenden gesellen
Schubert
• Symphonie n° 3 en ré majeur
Chef d'orchestre : Agnès Grossmann

Schubert & Mahler

ORCHESTRE METROPOLITAIN
AGNÈS GROSSMANN

Lundi 5 novembre 1990, 20h

Une invitation de la CIBC

QUEBECOR INC. gms 128 Journal-montreal Hydro-Québec

Théâtre Maisonneuve Place des Arts Réservations téléphoniques : 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 7 \$.

Oh les beaux jours

BECKETT

mise en scène de **Brigitte Haentjens**
avec **Sylvie Drapeau** et **André Thérien**
DU 30 OCTOBRE AU 1^{er} DÉCEMBRE À 20H00 - 5066, RUE CLARK
RESERVATIONS : 271-5381 ET RESEAU ADMISSION : 522-1245

ESPACE GO THEATRE

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
DIRECTION YVETTE BRIND'AMOUR - MERCEDES PALOMINO
PRÉSENTE AU THÉÂTRE ST-DENIS / SALLE 2

RUY BLAS

VICTOR HUGO

MISE EN SCÈNE : GUILLERMO DE ANDREA

AVEC DENIS BERNARD • GENEVIEVE RIOUX • GERARD POIRIER • RENÉ GAGNON • YVETTE BRIND'AMOUR • GEORGES CARRERE • LUIS DE CESPEDES • NATHALIE MALLETT • JACQUES LORAIN • SERGE BOSSAC • ROCK LAFORTUNE • RUTH DAHAN • FRANÇOISE DESCHENES • SYLVAIN BELLEROSE • WIDEMIR NORMIL
DÉCOR MICHEL DEMERS • COSTUMES FRANÇOIS BARBEAU • ÉCLAIRAGES CLAUDE ACCOLAS

DU 30 OCTOBRE AU 24 NOVEMBRE 1990
SAISON 1990-1991

BILLETS EN VENTE DÈS MAINTENANT

Théâtre St-Denis 1594 rue St-Denis Renseignements : 849-4211

TICKETRON Theatre St-Denis 12h à 21h

NCT

L'ILLUSION COMIQUE

À L'AFFICHE
(514) 253-8974
la nouvelle compagnie théâtrale
Salle Denise-Pelletier
BANQUE NATIONALE

Cornelle • Nadon • Brassard

Regard jeune sur l'univers des vieux

Pierre Cayouette

SOLITUDE OBLIGE, les personnes âgées regardent beaucoup la télé. L'écran du bonheur, malgré tous ses travers, demeure une présence rassurante. Ce n'est plus la pendule d'argent qui ronronne au salon des vieux, comme le chantait Brel. C'est la télévision.

Pourtant, la télévision rend mal aux personnes âgées cette fidélité. Rarement les aînés ont-ils l'occasion de s'exprimer. Pis encore, quand on parle d'eux au petit écran, c'est comme d'une catastrophe. On ressort les mêmes images de vieillards édentés et grabataires. Et on parle de la vieillesse comme d'une épidémie sans fin. On dit que les vieux augmenteront de 60 % d'ici à l'an 2000, qu'ils se répandront. On s'interroge sur la capacité du système de santé à faire face à ce fléau.

Jeudi prochain, à 19 h 30, Télévision Quatre Saisons présente un documentaire original qui, pour une fois, laisse la parole aux vieux. Pas seulement nos vieux à nous. Mais

aussi ceux de l'ouest de la France, du Sénégal et du Cameroun.

L'émission est une heureuse initiative de la jeune maison de production montréalaise Coprocom. On y découvre les personnes âgées à travers le regard de quatre jeunes journalistes. Quatre jeunes loups frais sortis de l'université. Une Québécoise, Nathalie Lemeux, est ainsi allée à la découverte des vieillards du Sénégal. Une Sénégalaise, Seynabou Diop, est venue au Québec voir comment vivent nos vieux. Un diplômé des Sciences de la communication de Nantes, Laurent Rivet, a de son côté séjourné au Cameroun. Tandis que le Camerounais Lazare Etoundi Ondoua, de Yaoundé, s'est rendu, lui, auprès des personnes âgées de Nantes.

Mario Bonenfant, l'ex-champion de la Course autour du Monde de Radio-Canada, a réalisé le documentaire. Marc Cayer, second à la course Amérique-Afrique l'an dernier, a tourné ces images peu communes. L'animateur Marc-André Coallier a, quant à lui, délaissé pour un temps le club des 100 watts pour

s'attarder au club des centenaires. Il fait le lien entre ces regards croisés.

Dès les premières minutes du document, une vérité s'impose. Il n'y a pas d'immense différence entre vieillir au Sud et vieillir au Nord. Dans les deux cas, plus on avance en âge, plus on est seul, plus notre état physique se détériore et plus il devient difficile de vivre.

Une superbe et émouvante vieille dame de Nantes, au visage strié par les années, décrit avec candeur ce naufrage qu'est la vieillesse. « On aimerait faire un peu de tout si on serait (sic) capable. Mais on est plus usé et y'a pas de recharge », lance-t-elle.

Dès son arrivée au Québec, la jeune Sénégalaise jette un regard à la fois candide et lucide sur notre réalité. « Les vieux du Québec ont une fin un peu triste. Ils vivent dans des maisons de retraite. C'est presque inhumain. Chez nous, il serait impensable de se séparer de nos vieux », dit-elle.

Impensable ? Peut-être, mais pour combien de temps encore ? Au Sé-

négai, la Québécoise Nathalie Lemeux nous fait découvrir une vieillesse en mutation, aux prises avec une révolution culturelle en pleine ébullition. Les vieux qui, naguère, décidaient de tout sont maintenant contestés, même au Sénégal. Les jeunes n'ont de yeux pour ce qui vient d'ailleurs, de l'Occident. D'ailleurs, la télévision y est pour beaucoup. Les vieux en sont désemparés.

On y découvre les mêmes phénomènes au Cameroun, où le jeune journaliste de Nantes nous présente un vieux pharmacien inquiet de voir que les jeunes n'ont que du mépris pour le genre de connaissance qu'il transmet. À Yaoundé, on voit aussi des personnes âgées seules, sans famille, abandonnées.

Plutôt que de se limiter à décrire cette triste réalité universelle, le reportage ouvre la porte à des initiatives d'espoir. Et c'est là, d'ailleurs, que réside tout son intérêt. Pour les vieux, les rouages sont peut-être usés. Mais il leur reste la parole. Au Manoir Verdun, près de Montréal, où a séjourné la jeune Sénégalaise Seynabou Diop, les résidents ont mis sur pied une station de radio en circuit fermé. Une véritable radio où les amateurs du troisième âge se succèdent au micro. La parole est un remède à l'oisiveté. La radio combat l'isolement.

Au même centre d'accueil, l'un des Voix page C-4 : Télévision



La Sénégalaise Seynabou Diop découvre le jeu de « Mississipi », le loisir préféré d'un pensionnaire du Manoir Verdun.

Prendre le train des «musiques actuelles»

Electro clips. 25 instantanés électroacoustiques. Javier Alvarez, Charles Armirkhanian, Christian Calon, Yves Daoust, Bruno Degazio, Jean-François Denis, Francis Dhomont, Gilles Gobeil, Martin Gottrit, Craig Harris, Dan Lander, Robert Normandeau, John Oliver, John Oswald, Laurie Radford, Stéphane Roy, Daniel Scheidt, Claude Schryer, Zack Settel, Michel Smith, Richard Truhlar, Roxanne Turcotte, Hildegard Westerkamp, Amnon Wolman, Empreintes DIGITALES IMED-9004-CD.

Carol Bergeron

À L'IMAGE de ce disque de la collection Empreintes DIGITALES qui rassemble 24 compositeurs nord-américains de musique électroacoustique, le festival Montréal Musique Actuelle/New Music America (MMA/NMA) accueillera, du 1er au 11 novembre — avec une avant-première le 29 octobre — plus de 450 artistes du Québec, du Canada, des États-Unis, de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie, d'Espagne et du Japon.

Il s'agit en fait de la 11e édition du prestigieux festival international New Music America qui depuis 1979 s'est tenu chaque année dans une ville différente des États-Unis. C'est donc la première fois que la manifestation se déroule hors des frontières américaines. Une cinquantaine d'événements divers serviront de prétexte à 26 créations mondiales, quatre premières nord-américaines et 18 premières canadiennes.

Pendant 11 jours, les tendances les plus « aventureuses » — pour reprendre le mot de son directeur artistique, Jean Piché — de la création musicale en Amérique du Nord seront offertes à la curiosité des mélomanes les moins branchés. Musique instrumentale, opéra, théâtre musical, jazz d'avant-garde, « art rock », électroacoustique, musique par ordinateur, installations, environnements sonores, toutes ces formes d'expressions devraient, selon de vœux des organisateurs du MMA/NMA, se prêter à une redéfinition du langage.

Reflet d'un continent aussi bien que celui d'une ville, le festival partagera son contenu de la manière suivante : 40 % américain, 35 % québécois (plus précisément montréalais), 20 % canadien (surtout de l'Ontario et de la Colombie-Britannique) et 5 % de divers pays.

Il serait ici trop long d'entrer dans le menu détail d'autant que les activités seront réparties dans 12 lieux différents du centre-ville. Aussi faut-il

dra-t-il consulter le programme officiel distribué gratuitement, ou téléphoner à l'Info-Festival, au 514-499-1990.

Sans vouloir contraindre les amateurs à un choix trop restreint, il sera peut-être utile de signaler dès maintenant certains points forts des premiers jours de la programmation. Les 101 guitares de Rhys Chatham placent, dès lundi prochain, le MMA/NMA sous le signe du spectaculaire (au Métropolis à 20 h).

Walter Boudreau dirigera l'Orchestre Métropolitain au gala d'ouverture jeudi à 19 h 30, au Théâtre Maisonneuve : des créations, bien entendu, de Cherney, Gougeon, Bouchard et une première canadienne de John Adams. Le même soir, à 22 h 30, le Spectrum frappera les trois coups de la création de Ludi, un Opéra médiatique de Renée Bourassa et Marcelle Deschênes. Dans la même salle, dimanche à 15 h, le Kronos Quartet donnera la première exécution d'une œuvre du compositeur La Monte Young, chef de file de l'avant-garde américaine, une commande du MMA/NMA.

À 13 h, samedi le 3 novembre, la rue Saint-Denis (entre Maisonneuve et Sainte-Catherine) deviendra le théâtre d'une expérience acoustique assez singulière qui utilisera le clocher de l'ancienne église Saint-Jacques, un chœur de 260 voix et divers groupes d'instruments, le tout placé sous la direction de Miklos Takacs. Gratuite, il va sans dire, cette manifestation sera remise au dimanche, en cas de pluie.

Le bar théâtre Les Loges (1237 Sanguinet) servira à la musique « acoustique » du 1er au 4 novembre, de 11 h à 18 h. Cette manière un peu cavalière de reléguer au second plan un secteur aussi important que celui de la création électroacoustique, ne pourra certes pas réjouir la quarantaine de compositeurs qui y seront diffusés.

On nous assure cependant que l'écoute se fera dans d'excellentes conditions puisque le MMA/NMA a prévu l'installation d'un équipement technique (console et orchestre de haut-parleurs) de première qualité. C'est tout de même dans une bien petite salle, vendredi à 17 h, que se fera

le lancement du plus récent CD des éditions Empreintes DIGITALES.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une commande, l'idée de cet enregistrement n'en fut pas moins inspirée par la tenue du MMA/NMA. Jean-François Denis et Claude Schryer ont ainsi commandé 25 miniatures électroacoustiques, d'une durée de trois minutes chacune, à des compositeurs du Québec, du Canada, des États-Unis et du Mexique. Si la liste ci-haut citée ne contient que 24 noms, c'est que le 25e électroclip a été réalisé conjointement par Christian Calon et Claude Schryer qui ont aussi travaillé seul.

Le tout forme une mosaïque captivante où se mêlent le spectaculaire et le poétique. Ces courtes confidences révèlent des personnalités, des sensibilités, des esthétiques très différentes. On ne se lasse pas de parcourir ce disque dont l'une des qualités majeures est de ne laisser à aucun musicien le temps de se fourvoyer en longueur.

Trois minutes, c'est la durée d'une chanson populaire ou d'un vidéo clip. Mais là s'arrête le rapprochement car il ne s'agit pas de fabriquer une pièce aux dimensions étroites d'une chansonnette. Il fallait au contraire obliger son écriture à cerner rapidement un propos qui aurait facilement pu s'étaler dans le temps.

Les Daoust, Dhomont, Oliver, Roy, Gobeil, Armirkhanian, Denis, Calon, Normandeau, Oliver, Schryer, Westerkamp y sont parvenus avec un bonheur particulier. Les origines différentes des auteurs ne semblent pas jouer un rôle particulier. Comme si le langage électroacoustique devenait de plus en plus international.

Pour augmenter le plaisir de l'écoute, on gagnera à jouer ces miniatures les unes contre les autres. Car bien entendu, l'ordre que nous propose le disque n'a rien de définitif. Il peut aisément être modifié en programmant son lecteur laser.

Ajoutons encore que la réalisation technique et la présentation du disque ont fait l'objet d'une attention toute particulière. On y retrouve la même qualité, le même souci du détail que dans les CD précédents du même éditeur.

Les Grands Ballets Canadiens

Giselle

l'amour tue mais ne meurt pas

une nouvelle production somptueuse.

musique interprétée par l'orchestre des Grands Ballets Canadiens.

choregraphie Anton Dolin (d'après Jean Coralli et Jules Perrot)

mise en scène Fernand Nault

musique Adolphe Adam

décor et costumes John Dinning

directeur général directeur artistique Colin McIntyre Lawrence Rhodes

dans les rôles de Giselle et Albrecht



Andrea Boardman Farouk Ruzimatov 2, 3 et 8 novembre



Anik Bissonnette Louis Robitaille 9 novembre



Min Tang Min Hua Zhao 10 novembre

2-3-8-9-10 novembre 1990 20h

billets 12 \$ • 24 \$ • 33 \$ • 49 \$ étudiants et 3^e âge 33 \$

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

ou chez ADMISSION (514) 522-1245

Distribution sujette à changement

Hydro-Québec STANDARD LIFE Caron Bélanger Ernst & Young

«BONS SIÈGES ENCORE DISPONIBLES»



Giselle (1841)

Les Grands Ballets Canadiens présentent le chef-d'œuvre de l'ère romantique: Giselle.

Dans une toute nouvelle scénographie, de nouveaux décors et costumes plus somptueux que jamais pour souligner le 150^e anniversaire de ce très grand ballet.

Dans un village des bords du Rhin, une jeune paysanne éprouve un amour fou pour le beau Loys qui la poursuit ardemment. Hilarion un garde-chasse jaloux, épris de Giselle, lui révèle que Loys est en vérité le comte Albrecht déjà fiancé à la princesse Bathilde. La fragile Giselle, ne pouvant supporter le choc, perd l'esprit et meurt.

Au deuxième acte, on aperçoit la tombe de Giselle dans une sombre forêt hantée par les Willis, esprits de fiancées mortes après avoir été rejetées par leurs amoureux infidèles. Albrecht s'approche de la tombe de l'être aimé pour demander son pardon. Il est condamné par la reine des Willis à danser jusqu'à la mort. Les deux amoureux s'engagent alors pour une dernière fois dans une danse dramatique jusqu'à l'arrivée du jour.

Une distribution impressionnante

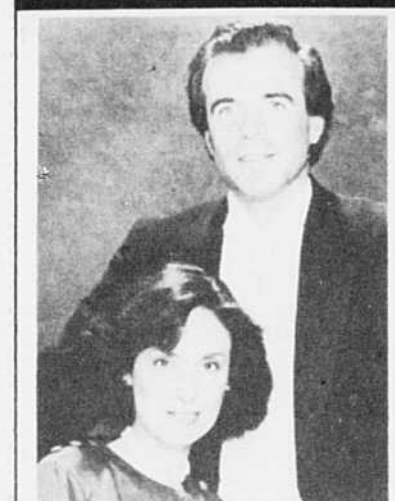
Les rôles de Giselle et Albrecht seront tenus par d'exceptionnels danseurs dont Anik Bissonnette et Louis Robitaille ainsi que Min Tang et Min Hua Zhao que les balletomanes montréalais ont souvent eu l'occasion d'apprécier. Quant à la danseuse étoile Andrea Boardman, elle sera la partenaire de l'illustre étoile du Kirov: Farouk Ruzimatov surnommé le dieu soviétique.

«Il est difficile de croire aux contes de fées mais on ne peut faire autrement devant la superbe nouvelle production de Giselle des Grands Ballets Canadiens.»

Edmonton Journal, septembre 1990

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL

Chef d'orchestre: Alexander Broff



Solistes: MISHA ET CIPA DICHTER, piano • Pergolesi — Concertino No. 1 • Beethoven — Concerto pour piano No. 2 • Mozart — Concerto pour 2 pianos K.365

LUNDI, 19 NOVEMBRE, 20h30 Billets \$18 et \$25 en vente à la Place des Arts

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

10 ANS DISQUE SUR DISQUE

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT

«Hommage à l'OSM» 31 octobre

CHARLES DUTOIT chef

CECILIA BARTOLI mezzo soprano

SARAH CHANG violon

SUPPE Ouverture: Cavalerie légère

HOLST Jupiter de The Planets

TCHAIKOVSKY Ouverture 1812

RAVEL Boléro

AUSSI

PAGANINI Concerto pour violon n° 1 — 1^{er} mouvement

ROSSINI Extrait de La Cenerentola

MOZART Extrait de La Clemenza di Tito

ET toute une surprise de l'OSM.

BILLETS: 26\$, 21\$, 16\$

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Reservations téléphoniques: (514) 842-2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

«L'art doit vaincre la haine»

— Athol Fugard

Alain Pontaut

QUAND le rideau se lèvera, jeudi prochain, au Théâtre Centaur, sur la première de *My Children! My Africa!*, Athol Fugard sera déjà reparti.

Le dramaturge sud-africain blanc bien connu est passé en coup de vent à Montréal, le temps de saluer le metteur en scène et les interprètes de sa pièce, de parler brièvement de ses combats contre l'apartheid, de son itinéraire et de ses pièces, et en particulier de la dernière, *My Children! My Africa!*

Surprise! Petit, nerveux, l'oeil vif et perçant, Fugard, proche de la soixantaine, ressemble comme deux gouttes d'eau au révérend Marius Bylevelde tel qu'Yvon Thiboutot l'a fait composé il y a quelques mois au Café de la Place, interagissant avec Kim Yaroshevskaya *Le Chemin de*

La Mecque, d'Athol Fugard. Kim et Thiboutot sont d'ailleurs aussi venus saluer l'auteur sud-africain, qui n'a malheureusement pas vu le spectacle, fortement mis en scène par Claude Poissant.

Même s'il est très sollicité par ses activités d'auteur, de metteur en scène et de comédien, Fugard devait bien cette visite au Centaur, qui a monté huit de ses pièces depuis 1971, et il remercie et félicite Maurice Podbrey, directeur artistique du Centaur, qui a mis *My Children* en scène, et les interprètes, Errol Sue, le professeur noir, Soo Garay, l'étudiante blanche, Isabel, et Michael Edwards, son compagnon noir, Thami.

Convité à une répétition, suivie d'échanges, l'auteur ne tarit pas d'éloges sur le traitement que l'on fait ici à son oeuvre. Et les moyens de comparaison ne lui manquent pas: la pièce, montée par lui, a déjà été

représentée avec le plus grand succès au Perry Street Theater de New York, au La Jolla Playhouse en Californie, au Lyttleton Theater de Londres.

Né d'une mère paysanne, pauvre et en révolte contre ceux de sa race, la société afrikaner et sa morale pieuse et égoïste, charitable mais ne remettant jamais en question l'odieuse de l'apartheid, Fugard, alors qu'il étudie à la distinguée *University of Cape Town*, en 1953, comprend soudain que ses diplômes le mènent à partager les privilèges et à devenir le complice des élites et des gouvernants blancs de son pays.

Alors il s'enfuit, pour prendre du recul. Il voyage en stop à travers l'Afrique, se fait marin pour voir le monde, fait ainsi un détour de deux ans. Pour ne pas affronter la réalité? En vain. Quand il revient chez lui, à Port Elizabeth, il sait qu'il lui faut se dresser contre l'injustice et il choisit sa tribune: le théâtre d'idées, avec lequel il se fait fort, «peut-être en toute naïveté», de toucher le coeur de ses compatriotes et de mobiliser en tous lieux les consciences contre l'étouffant racisme qui est la norme de gouvernement en Afrique du Sud.

Dès lors, il fait partie de ces intellectuels qui sont au premier rang de la dénonciation et de la lutte contre l'apartheid. *The Blood Knot*, en 1961, défie le règlement qui interdit la cohabitation sur une scène d'acteurs blancs et noirs. *Statements After An Arrest Under The Immorality Act* va plus loin. Un couple composé d'une femme blanche et d'un Noir y est longuement interrogé par la police, qui juge cette union mixte provocante, indécente, criminel objet de scandale. En 1966, Fugard est plusieurs fois victime d'intimidation po-

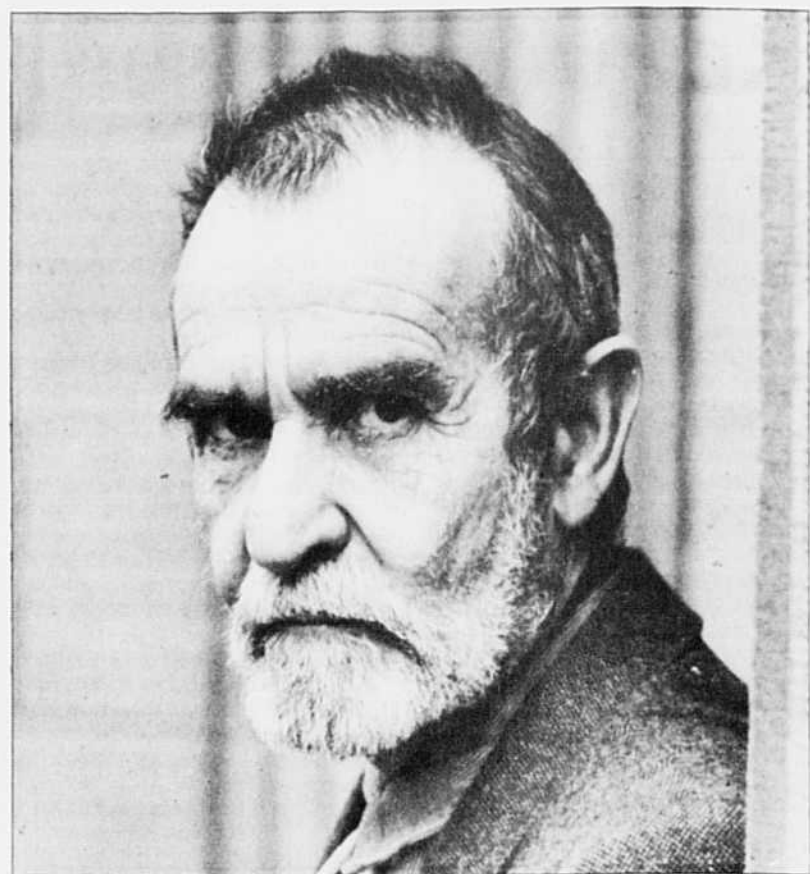
licière, d'interrogatoires, de perquisitions, etc.

On lui confisque son passeport, en 1966, et il faudra les pressions extérieures et le succès international de son théâtre pour qu'on le lui rende. *Sizwe Bansi Is Dead* (1972) stigmatise devant des publics de tous les continents la cruauté et le mépris du système de laissez-passer qui limite la mobilité des Noirs dans leur propre pays. *The Island* (1973) dénonce la façon dont Pretoria traite ses prisonniers politiques. Fugard écrit *The Island* avec ses deux interprètes noirs, John Kani et Winston Nshona. Pour qu'ils aillent recevoir à Broadway leur Tony Award de meilleurs acteurs de l'année, et n'ayant pas le droit d'être comédiens dans leur pays, Fugard les a fait inscrire comme jardinier et comme chauffeur.

Mais l'auteur sud-africain, malgré ses succès, souffre de plusieurs maux à la fois. Il constate que la violence appelle la violence, celle de la gauche noire répondant à celle de la droite blanche. «Mes ennemis disent que je ne suis pas dans la course parce que je n'accepte pas que le dialogue soit fatalement remplacé par le sang, parce que je ne peux pas accepter la violence contre les êtres humains.»

Il a en outre un grave problème d'alcool et mène, sur ce front-là aussi, une lutte, dont il sortira vainqueur en 1983, qui trouve son expression indirecte dans *A Place With The Pigs*, histoire émouvante d'un déserteur soviétique de la Seconde Guerre mondiale qui se cache pendant des années dans une porcherie.

Enfin, s'il n'accepte pas l'apartheid, il ne souhaite pas que son oeuvre théâtrale soit limitée à la seule expression de cet engagement. Il recherche aussi ses racines, le souvenir de ses parents, le sens de la vie, dans *Master Harold And The Boys*, *People Are Living There* ou *The Road To Mecca*. Comme il le fait dire avec rage à l'héroïne de *A Lesson From Aloes*: «Allez-vous finir par vous rendre compte que, dans ce



Athol Fugard.

PHOTO JACQUES GRENIER

pays, il y a bien d'autres tragédies que celles engendrées par les problèmes politiques et la couleur de la peau!»

Pourtant Fugard, dont *Time* écrivait récemment que «sa passion et son sens artistique aigu font de lui actuellement le dramaturge anglophone le plus important de la scène mondiale», n'en a pas fini avec les soubresauts des affrontements en Afrique du Sud. Sa dernière pièce en ténogie, *My Children! My Africa!*, qui est la plus tragique de toutes, racontant en 1984 l'expérience menée par un professeur noir associant dans une compétition scolaire une élève blanche et le plus doué des garçons, un Noir nommé Thami.

D'abord une hésitante et timide amitié naît entre les jeunes gens, mais bientôt la protestation violente contre le gouvernement et ses politiques odieuses ne laisse plus aucune place à l'amitié, aux nuances, à la moindre forme de compréhension, de lucidité. La haine, la sauvagerie triomphent. L'étudiante est rejetée, le professeur est dénoncé, bientôt exécuté dans des conditions atroces.

Pour noir qu'elle soit, la pièce est pourtant traversée à la fin d'une lueur d'espoir. L'auteur espère que la

scène centrale, où le professeur tient dans une main une pierre et dans l'autre un dictionnaire, sera entendue. Soulevant le livre, le professeur dit: «J'ai dans cette main la langue tout entière» et, soulevant la pierre: «Je n'ai là qu'un seul mot de cette langue.»

«Je crois dans le dialogue, dit Athol Fugard, je crois encore que la nature humaine est perfectible. Je crois que l'art est un moyen de transformation, qu'il peut changer en or l'acier des mitraillettes et le bronze des canons.»

Optimisme à tout prix? En fait, la situation a beaucoup changé depuis 1961 en Afrique du Sud. L'agence Reuter rapportait récemment l'expérience vécue par le journaliste noir sud-africain Stan Hope allant faire quelques brasses dans une piscine d'Ermelo quelques heures après l'abolition de la ségrégation raciale dans les centres de loisirs publics du pays.

Copieusement insulté, bousculé par le surveillant blanc à l'entrée et à la sortie, le journaliste s'est baigné quand même, cependant que, au téléphone, le gardien demandait leur avis à ses supérieurs en expliquant: «Ce vieux homme arrive de Soweto avec le SIDA.»

des grandes décisions. On met leur savoir-faire à profit, par exemple, pour le réaménagement du site de l'ancienne usine des éleveurs vendéens. Les vieux sont écoutés.

Au Sénégal, le reportage nous amène à découvrir Fama M'baye, 62 ans, pionnière du mouvement «pouvoir gris». Cette vieille dame sympathique a fondé une association pour défendre les droits des retraités. Avec d'autres femmes, elle a mis sur pied une caisse d'épargne et de crédit pour gérer les intérêts financiers des personnes âgées. Faut le faire, au Sénégal.

Ce reportage inusité que nous présente TQS jeudi prochain n'est pas sans défaut. Le rythme est parfois lourd, la narration inaudible et la morale simpliste. En revanche, le document propose toute la fraîcheur et la spontanéité du regard des jeunes sur les aînés.

L'émission sera diffusée le 1er novembre. «Nous la dédions à l'ex-premier ministre du Québec et grand journaliste René Lévesque, dont ce sera le troisième anniversaire de la mort», dit Michel Desgagné, de Coprocom.

René Lévesque. Quel beau vieux il aurait fait...

◆ L'automne

morceaux d'une histoire d'amour depuis longtemps finie. C'est Patrick Magee, celui de *Chapeau melon et bottes de cuir*, qui créa la pièce au Royal Theater de Londres.

Solo, comme *Berceuse*, *Catastrophe*, *Quoi où et Improptu Ohio* sont parmi les derniers textes de Beckett pour la scène, et la plupart ont été écrits pour l'acteur David Warlow et réduisent au minimum le jeu et l'enjeu. On y parle de mort, d'attente, de solitude. Les personnages bougent vaguement. Le temps devient action et l'action est en suspens. *Catastrophe* a été dédié par Beckett à Vaclav Havel du temps de sa dissidence.

J'ai vu à New York la mise en scène d'Alan Schneider (décédé; il était le metteur en scène américain de Beckett) qui avait fait de *Improptu Ohio* un spectacle fascinant, en noir et blanc, où deux personnages semblables (le Lecteur et l'Auditeur), assis à une table sur laquelle tombait une lumière éblouissante, étaient les deux moitiés du Moi. L'un lisait à voix lente, l'autre tapait du poing sur la table pour lui demander de reprendre tel ou tel passage. À la fin, levant la tête, se regardant, ils étaient épouvantablement pareils.

Le théâtre de Samuel Beckett, dans son économie et son exigence, est un voyage au bout de la vie. C'est l'automne. C'est Beckett. Vous connaissez les adresses. L'une est un sous-sol, l'autre une nef, rue Clark, rue Sherbrooke. N'en sortez pas tristes: il y a de l'ironie étrange dans ce grand cirque du néant où quelqu'un, seul, chante encore sa cavatine dans un opéra terminé.

BILLETTS EN VENTE MAINTENANT

Les Misérables

LA PLUS POPULAIRE DES COMÉDIES MUSICALES

LES REPRÉSENTATIONS DE LA PRODUCTION MONTRÉLAISE, PRÉSENTÉE EN VERSIONS FRANÇAISE ET ANGLAISE, DÉBUTENT LE 17 JANVIER 1991

BILLETTS ET RENSEIGNEMENTS DISPONIBLES À LA BILLETTERIE DU THÉÂTRE AINSI QU'À TOUS LES COMPTOIRS TICKETRON OU TÉLÉPHONEZ À TÉLÉTRON: (514) 288-2525

GROUPES DE 20 PERSONNES ET PLUS: (514) 527-3644

* Billets d'étudiant disponibles à 16 \$ sur présentation d'une carte d'identité valide à la billetterie du Théâtre.

THÉÂTRE SAINT-DENIS, MONTRÉAL

LE DORTOIR

de Gilles Maheu

CARBONE 14

de retour à Montréal pour 15 soirs seulement

après Salzbourg, Glasgow, Lausanne, Rovereto, Eindhoven, Oss, Hanovre, Paris, Toulouse, Milan, Arnhem, Liège, Bruxelles, Barcelone, San José, Toronto, Sherbrooke, Ottawa, Chicoutimi, Québec, Lethbridge, Vancouver, Caracas, Bogotà, Copenhague, Francfort, Hambourg, Amsterdam, Helsinki, Wrocław, Boston, Minneapolis, New York.

en coproduction avec le Centre National des Arts

au THÉÂTRE ESPACE LIBRE du 5 au 22 DÉCEMBRE

Billets en vente dès maintenant LE DEVOIR

EN VENTE CHEZ ADMISION (514) 522-1245

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 27 OCTOBRE

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF PRÉSENTE À 22:00

- concerto en mi bémol pour trompette (Néruda)
- concerto pour piano no. 22 (Mozart)
- finale extr. sérénade no. 10 Gran Partita (Mozart)
- symphonie no. 25 (Mozart)
- symphonie no. 1 (Beethoven)

DEMAIN SOIR, 22:00

- symphonie no. 3 en ré D. 200 (Schubert)
- symphonie no. 95 en do mineur (Haydn)
- extr. concerto pour violoncelle en ré (Haydn)
- symphonie no. 35 (Haydn)
- concerto op. 10 no. 8 et op. 9 nos. 1 & 8 (Albinoni)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

Marie-Claire SÉGUIN

MER. 14 NOV. ET VEN. 16 NOV. 20H

THÉÂTRE OUTREMENT

1248, rue Bernard O.

Billets à tous les comptoirs Ticketron. Réservations 288-2525.

LE DEVOIR CITE 107.3 FM CKAC75AM

ABONNEZ-VOUS!
ET ÉPARGNEZ 25% DU PRIX DU GUICHET

SÉRIE CONCERTS

MONTRÉAL MUSIQUES ACTUELLES
NEW MUSIC AMERICA 1990
Marie-Danielle Parent, soprano, Ensemble de la SMCQ, direction Walter Boudreau
Louie, Gellman, Longtin, Vivier, Ives SALLE POLLACK

MIDI-ENSEMBLE DE LA SMCQ
Thibault, Rea, Roy, Martha, Boudreau SPECTRUM

GALA 25^e ANNIVERSAIRE
Louise-Andrée Baril, piano, Yolande Deslauriers, soprano
Eugène Husaruk, violon, Ensemble de la SMCQ
direction Walter Boudreau
Garant, Schafer, Papineau-Couture, Tremblay VIEUX-PORT DE MONTRÉAL HANGAR #9

SÉRIE RÉCITALS

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE

MARIE-JOSÉE SIMARD, percussion
Miki, Longtin, Bruzdowiz, Helble, Xenakis

TRIO DE LA SMCQ
Robert Langevin, flûte, Louise-Andrée Baril, piano
Louise Trudel, violoncelle
Gougeon, Bellemare, Brady, Panneton

YVAR MIKHASHOFF, piano
Foss, Rea, Curran, Villeneuve, Rzewski

ONZE CRÉATIONS!

Abonnements disponibles pour la série Récitals, la série Concerts ou pour les deux séries.

PRIME: Pour tout abonnement aux deux séries, nous vous offrons la possibilité d'amener un invité gratuitement au concert de votre choix dans la série Concerts.

INFORMATION ET ABONNEMENT: (514) 843-9305.



Alberto Express, un film d'Arthur Joffé.

30 millions à rembourser !

Alberto Express.
Scénario et réalisation : Arthur Joffé. Musique : Angélique et Jean-Claude Nachon. Montage : Marie-Claude Brechignac. Avec Sergio Castellitto, Marie Trintignant, Thomas Langmann, Nino Manfredi. (France, 1990) 85 min. Au Complexe Desjardins.

France Lafuste

À QUINZE ANS, Alberto apprend qu'il doit rembourser à son père (Nino Manfredi) les 30 250 000 francs que ce dernier dit avoir dépensés pour son éducation. Et ce, avant d'être père lui-même. C'est une tradition de famille à laquelle se sont conformés tous les ancêtres. Malheur à celui qui ne s'y soumet pas.

Quinze ans plus tard, à Paris, Alberto (Sergio Castellitto), sur le point d'être papa, se souvient de sa promesse. Mais il n'a pas un sou vaillant en poche. Pris de panique, il prend le premier train pour Rome afin d'acquiescer sa dette.

Pour son deuxième court métrage, (*Harem* fut tourné avec Nastassja Kinski et Ben Kingsley en 1986), Arthur Joffé conduit, à fond de locomotive et avec frénésie, une comédie loufoque avec un personnage complètement cinglé. Avant !

Arthur Joffé dit avoir été perturbé quand il a eu son premier enfant. On le croit aisément. Parce que sa comédie est complètement hallucinée. Voyez un peu : à peine monté dans le train, Alberto retrouve son ancien entraîneur de soccer devenu contrôleur à qui il extorque un peu d'argent. Puis il tombe par hasard sur son ancienne blonde (Marie Trintignant) qui l'aime toujours et lui pique son fric. Dans son aventure ferroviaire, il tombe sur un Noir américain à la dent de diamant, un vieux voyeur, et j'en passe. Il essaiera de détrousser tout ce beau monde. Même une comtesse momifiée qui lui donnera la clé du secret de famille. En queue de train qui lui ne déraile jamais.

comédie nous arrache un vague sourire. À cause de ses grosses ficelles, de ses invraisemblances, des situations extravagantes, des excentricités et du jeu du comédien Sergio Castellitto.

C'est peut-être faire peu de cas d'une comédie qui est aussi un voyage de l'esprit au pays du rêve et des fantasmes. Car, derrière chaque scène, se cache une métaphore. Dans son voyage initiatique, Alberto croise des personnages mythiques qui ne sont finalement que ses souvenirs, ses désirs, sa peur de mourir. Dans l'express Paris-Rome, Alberto l'aventurier devra aller jusqu'au bout de lui-même, c'est à dire dans le dernier wagon.

Qui tient à l'accompagner dans son train d'enfer sans se soucier du roulis et du tangage, qui voudra bien entrer dans cet univers décalé sorti d'une bande dessinée, sera comblé. S'il n'est certes pas nécessaire d'être aussi cinglé qu'Alberto pour apprécier ce film, il faut tout de même un bon grain de folie.

On voudrait rire, c'est à peine si la

Nausées garanties



transformés et maquillés en cours de scénario.

Mais l'horreur demeure. Et elle s'était sans complexes dans *La lumière froide du jour*. Joe est la première victime. Jordan en est tombé amoureux dans un pub et l'a recueilli dans son appartement. Mais son protégé le trompe sans relâche. Si bien que, féroce jaloux, Jordan l'étrangle avec sa cravate. Il a beau pleurer et gémir sur son acte, ce premier assassinat lui donnera le goût du sang...

Étrange, puis dépeçant les jeux des hommes qu'il racolle, en s'enfilant des rasades de scotch pour garder le moral, Jordan est devenu une bête qui tue. Quand au film, il bascule dans le film d'horreur. Avec gourmandise, la caméra savoure son morbide sujet. De fait, rien ne nous est épargné : séances de dépeçage, éviscération des cadavres, tête mise à bouillir dans un immense chaudron, sciage de membres, etc. Nausées garanties.

Malgré une interprétation assez quelconque, *La lumière froide du jour* demeure un film bien rythmé. Fhiona Louise a particulièrement soigné la trame sonore synopée, les beaux éclairages et la caméra nerveuse qui courtise des plans de plongée. Mais ce film dégoulinant n'y gagne pas une raison d'être pour autant. La psychologie du personnage central est à peine effleurée. Reste et s'imprègne, après la projection, le dégoût qu'inspirent ces scènes morbides. Insuffisant !

Cold light of day.
Fhiona Louise, (Grande-Bretagne, 1989) 81 min. Anglais avec s.-t. français. À la Cinémathèque, samedi, 20 h. Au Parallèle, dimanche, 13 h.

Odile Tremblay

LES LAMPADAIRES diffusent une lumière blafarde sur Londres qui s'éveille. Un matin comme les autres, Jordan Marsh reçoit la visite de policiers. Ils viennent le cueillir dans son appartement parce qu'il a tué des hommes. Plusieurs.

Dans *La lumière froide du jour*, la cinéaste Fhiona Louise se penche sur un tueur. Son film est basé sur une histoire vécue : celle d'Andrew Nilsen, l'assassin compulsif qui, en 1983, était appréhendé alors que des restes humains bouchaient les canalisations de son building. Les faits et les personnages sont ici quelque peu

Questions sur le théâtre (Peter Brook).
Jean-Claude Lubtchansky, France 86-87, 180 min., en français. Au Parallèle, samedi, 11 h.

Odile Tremblay

TOUT AU LONG de sa prolifique carrière, le célèbre metteur en scène Peter Brook a développé des conceptions très personnelles du métier de comédien. En 86, dans son théâtre parisien des Bouffes du nord, il organisait des ateliers portes ouvertes au cours desquels les comédiens et le public venaient s'exercer à ses côtés, interroger le théâtre. Des moments clés de ces ateliers, Jean-Claude Lubtchansky a tiré un long documentaire (trois heures) : *Questions sur le théâtre*.

Parce que sa fonction est principalement didactique (ce sont des cours sur pellicule), ce film s'adresse surtout aux comédiens. Mais tous les amoureux des arts de la scène tireront de précieux enseignements de l'expérience peter brookienne. Quatre chapitres, quatre sujets de 45 minutes sont ici traités : *Apprendre à*

s'exercer, Étudier un texte, Entrer dans le jeu et Quinze années de recherche.

« L'acteur d'aujourd'hui se rend compte que ce n'est pas assez d'aller sur scène, d'avoir des applaudissements, dit Peter Brook. L'acteur doit être aussi éveillé dans son corps qu'un très grand sportif et dans un état de sensibilité exceptionnelle capable de rendre vivant ce qui autrement resterait caché. » À travers une série d'improvisations, d'exercices de détoulement, de relaxation auxquels se livrent ses élèves, le metteur en scène leur apprend à transformer un corps en outil polyvalent et à garder un esprit ouvert à toutes les énergies. Il dissèque avec eux l'écriture dramatique, les différents types d'interprétation, tout en questionnant la fonction du théâtre. « Quelle est la différence entre le

théâtre et la vie ? », demande-t-il. Grande question s'il en fut, à laquelle il n'a pas fini de répondre.

Plusieurs exercices sont entrecoupés de tirées de pièces de Shakespeare, de Tchekov, ou d'un opéra de Bizet qu'a dirigées Peter Brook et

qui illustrent ses présents propos.

Pour les profanes, la section la plus intéressante de ce documentaire est la dernière alors qu'est mise en lumière la recherche de Peter Brook. Au début des années 70, il a laissé à son théâtre parisien pour partir avec un groupe sur les routes du monde, jouant en Afrique, en Asie,

dans les conditions les plus insolites, afin d'ouvrir avec ses acteurs comment devenir totalement présent sans exprimer des choses fabriquées. « L'acteur est l'instrument le plus subtil, le plus sensible et le plus extraordinaire qui soit, conclut-il. Il est comme le détecteur de l'humanité. »

Documentaire pour les amoureux de la scène

Sanguinolente drôlerie

Singapore Sling.
de Nikos Nikolaidis, Grèce 1990, noir et blanc, 115 min., version anglaise. Au Rialto, samedi, 21 h 30. Au Parallèle, dimanche 23 h.

Odile Tremblay

LES NATURES impressionnables, dont je suis, supporteront mal les scènes d'extrême violence qui fleurissent et verdissent dans *Singapore Sling*. Nikos Nikolaidis livre ici à la limite du « hard core », une comédie sadico-pornographique, drôle dans son outrance même, légère à sa façon sanguinolente, mais d'une férocité sans bornes.

Dans la nuit pluvieuse, deux femmes à demi-nues creusent une fosse. Elles viennent y inhumier leur dernière victime : un chauffeur qu'elle se sont plu à éventrer après lui avoir fait subir les derniers outrages. Car le plaisir de ces dames rime avec torture. Dames ? Le mot est vite dit, étant donné qu'une de ces deux hétaïres est pourvue d'un membre imposant qui n'a rien de féminin. À moitié homme donc, cette personne profite d'une double condition pour varier ses voluptés. Laura, sa fille adoptive, partage ses loisirs et ses joies dans une belle propriété perdue au milieu de nulle part.

Singapore Sling, tel est le nom d'un homme qui aboutit devant le portillon de ces tigresses. Il recherche sa Laura autrefois disparue. Mal lui en prend. Ligoté sur un lit, violé, tor-

turé ; son sort est amer. D'autant plus que les hôtes s'amuse à lui vomir et à lui uriner dessus, à l'assoiffier ou à la gaver, à le parcourir d'électrodes, et autres gracieusetés. Mais la victime finit par participer activement à ces exercices, se rend jusqu'au meurtre, étrépe à cœur joie. C'est la fête.

En noir et blanc, avec une caméra qui courtise avec bonheur les effets de contraste, jongle avec les symboles, donne dans le surréalisme, Nikos Nikolaidis s'amuse vraiment de son sujet, ce qui en atténue l'horreur. Il parodie les films de série B, rit avec ses acteurs. Si bien que le spectateur finit par rigoler lui aussi (un peu nerveusement, il va sans dire). Le cinéaste grec sombre dans la caricature. Avec lui, la mort devient guignolesque. Mais les amateurs d'humour noir (très noir) apprécieront peut-être. Âmes sensibles s'abstenir.



Claustrophobie garantie

La jeune femme aux allumettes.
Rialto, samedi 19 h 30 et Cinémathèque québécoise, dimanche 20 h.

France Lafuste

AVEC *La jeune femme aux allumettes*, le cinéaste finlandais Ali Kaurismäki clôt brillamment sa trilogie prolétaire commencée avec *Shadows in Paradise* et *Ariel*. Et à lui seul, le titre, clin d'oeil au conte d'Andersen bien connu, en résume le parti pris parodique. Ici, point de pitié pour ceux qui souffrent, point de contemplation naïve de la vie. Plutôt un regard volontairement nu et plat sur la vie quotidienne d'une jeune fille, ouvrière dans une usine d'allu-

mettes. Iris, c'est l'anti-héroïne par excellence. Pas follement séduisante, elle quitte chaque soir son usine pour une mansarde de la ville et sert de boniche à ses parents. Rejetée de tous y compris de l'homme d'affaires qu'un soir, elle a pris, naïvement pour son prince charmant, elle décide de se venger des hommes et de tous ceux qui auraient dû l'aimer. La vengeance est un plat qui se mange froid...

Inutile d'en dire plus. Ce serait faire du tort à ce film très épuré que ne déride jamais un seul sourire. Kaurismäki serre de près un personnage de glace, se met continuellement dans ses pas à la façon d'un automate, au bistrot du coin, dans une salle de bal, devant la chaîne de montage ou dans son taudis de maison.

Autant de scènes presque muettes qu'un cinéaste de la trempe de Kaurismäki peut rendre sans concession, avec une extraordinaire vérité. Dans un style elliptique à souhait, il désamorçait toute tension dramatique et ne cherche surtout pas à plaire. Aussi, dans cet univers claustrophobe plutôt morbide, le dénouement se lit comme un moment jubilatoire.

Fumer, c'est gaspiller

Argent et santé

RICHARD DESJARDINS
une présentation **LE DEVOIR**
15 AU 19 JANVIER 91
SUPPLÉMENTAIRES
20h30
RÉSERVATIONS: (514) 523-2246 (Licorne)
(514) 722-1245 (Admission)
AU THÉÂTRE LA LICORNE
4559, RUE PAPINEAU, MONTREAL

UNE HEURE DE DANSE
La fondatrice, Betty Oliphant, et les élèves de l'École nationale de ballet présenteront une variété d'oeuvres, y compris "Pierre et le loup"
La représentation sera suivie d'une réception

commandité par **amdahl**

Jeu, le 8 novembre 1990 à 20 h
Vendredi, le 9 novembre 1990 à 13 h

D.B. Clarke Theatre
Université Concordia
1455, boul. de Maisonneuve ouest

5 \$ - élèves de moins de 18 ans
10 \$ - 18 ans et plus
5 \$ - personnes âgées (payable en argent comptant à l'entrée)

Le nombre de places étant limité, veuillez réserver en téléphonant au 1-800-387-4785

L'École nationale de ballet

SOCIÉTÉ DE GESTION DES ARTS DE MONTRÉAL
Impresarios: Samuel Gessor, Mario Labbé

ANGÈLE DUBEAU **ALEXANDRE LAGOYA**

Un récital unique d'oeuvres de Paganini, Giuliani, Diabelli...

LUNDI, LE 29 OCTOBRE À 20H00

ABONNEZ-VOUS À LA SOGAM: 844-1211

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

DISQUE CLASSIQUE DE L'ANNÉE (ADISQ 1990)

ANGÈLE DUBEAU ET L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE KIEV
PROKOFIEV
TCHAIKOVSKY
KABALEVSKY
AN8702

DISQUE DE NOËL EN VENTE MAINTENANT
ADORATION
ANGELE DUBEAU ET LES PETITS CHANTEURS DU MONT-ROYAL
AVE MARIA DE GOUNOD ET SCHUBERT, BACH, SAINT-SAËNS
AN8704

DISPONIBLE CHEZ **ANALEKTA** (DISTRIBUE PAR **madacy**)

ARCHAMBAULT MUSIQUE
100, rue Ste-Catherine, Montréal
Tous les jours 11h-7h, 3790, Boul. Des Forges

La vérité crue, plus émouvante que la fiction

Francine Laurendeau

NYON (Suisse) — Le mot « documentaire » fait peur à certains parce qu'il laisse présager d'austère, voire de rébarbatif. Il suffit pourtant de s'immerger huit jours dans un programme exclusivement composé de films documentaires d'origines et de formats divers pour que s'évanouisse le préjugé. La variété des styles et des thèmes est infinie. Et le voyage dans l'espace et dans le temps peut s'avérer riche en péripéties.

Au point que l'on se surprend tout à coup à se passionner pour un sujet qui, hier encore, était aux antipodes de nos préoccupations. C'est ainsi qu'au Festival de Nyon (Suisse), qui se déroulait du 13 au 20 octobre, les participants ont littéralement été empoignés par la rétrospective de documentaires roumains.

Au rythme d'au moins deux heures par jour, nous étions plongés dans une histoire et une culture théoriquement proches de nous par la latinité mais dont la réalité avait fini par nous échapper complètement puisque sous Nicolae Ceausescu, c'est-à-dire depuis plus de 30 ans, la Roumanie, devenue un vaste camp de concentration, s'était refermée sur elle-même.

Des premières prises de vues roumaines en 1897 jusqu'aux plus récents événements, documentaires

scientifiques, artistiques, ethnologiques, films « d'auteurs » mais aussi films de propagande fasciste puis communiste, terrifiantes odes à la gloire du couple Ceausescu et déformation systématique de la vérité historique, cette rétrospective n'a pas fini de faire parler d'elle puisqu'elle sera l'invitée d'honneur au prochain Festival de Berlin. Et pourquoi ne serait-elle pas dans quelques mois au programme de la Cinémathèque Québécoise ?

Mais je ne vous ai pas encore précisé que ce 22^e Festival international du film documentaire de Nyon, dirigé par Erika de Hadeln, invite chaque année un jury international chargé de distribuer les mentions et les prix qui sont la Sesterce d'or et les Sesterces d'argent. Cette monnaie de la Rome ancienne nous rappelle que Nyon, fondée par Jules César, est fière de ses vestiges romains et de son musée d'archéologie.

Le jury était composé de cinq professionnels du cinéma : un Russe, une Roumaine, un Français, un Suisse et le cinéaste québécois Jean-Claude Labrecque.

J'ai été sensible au charme nostalgique de *Tai Ti Chan*, film français de Chi Yan Wong dont les cinéphiles montréalais ont déjà pu voir *L'Aspect Rose de la chose*. Le réalisateur fait parler sa grand-mère du grand tremblement de terre qui détruisit, en 1923, Tokyo et Yokohama. Il a eu

l'astuce de ressortir le reportage *A travers les villes en flammes* écrit par Paul Claudel alors ambassadeur de France au Japon.

Si bien que les deux récits se chevauchent et se complètent, l'un simple et vibrant d'émotion contenue, l'autre superbement littéraire, sur des images filmées de la tragédie et des photographies d'époque naïvement colorisées (mention spéciale du jury).

À l'endos du billet de deux dollars figurait, il n'y a pas si longtemps, une scène de la vie esquimaude dans laquelle on pouvait reconnaître un personnage réel, Joseph Idlout, qui, chaque fois qu'on tournait au Canada un film sur les Inuit, en était la vedette, symbole de son peuple et gage de notre bonne conscience de Blancs. Pour *Between Two Worlds*, Barry Greenwald, réalisateur torontois, a retrouvé le fils d'Idlout et d'étonnantes images d'archives (Sesterce d'argent).

Pays interdit, de la cinéaste québécoise Danièle Lacourse, tourné entre 1985 et 1989 dans les zones libérées de l'Érythrée et dans les villes-garnisons sous contrôle éthiopien, témoigne de la lutte oubliée du peuple érythréen pour sa reconnaissance, sa survie, sa dignité. Un film exemplaire qui se méritait le prix du Jury du Public.

Mais le film canadien qui m'a le plus frappée, c'est *Leningradskaya* — *Southern Russia*, produit en Angleterre et tourné en URSS par John Walker. Il s'agit d'un diptyque dont nous n'avons pu voir qu'une partie. Au sud de l'Ukraine, à la suite de la collectivisation des terres décrétée par Staline en 1929, on a déporté un nombre incalculable de paysans tandis que les autres mouraient sur place.

Oui, au cours de la grande famine de 1933, des millions d'hommes et de



Une scène du film de Chi Yan Wong, *Tai Ti Chan*.

femmes ont inutilement péri, plus nombreux que les victimes de la seconde guerre mondiale. Mais le sujet était tabou et la peur clouait les bouches. Aujourd'hui, péniblement, timidement, presque en s'excusant, les survivants acceptent de répondre aux questions de la journaliste de Moscou. Un document sidérant.

Car il faut bien le dire, malgré l'intérêt des contributions suisses, américaines, australiennes, françaises, africaines, britannique, danoise et j'en passe, c'est l'explosion des pays de l'est qui a marqué Nyon 1990. C'était déjà perceptible dans les films « de fiction ». Mais dans la fiction, on transpose, on prend des détours.

Tandis que dans le documentaire, c'est direct, c'est véhément, ça vous éclate en pleine figure. Pour rétablir une vérité bafoyée depuis 1917, pour effacer à tout jamais l'histoire officielle, pour faire la lumière sur des événements occultés, nous avons vu défiler des kilomètres et des kilomètres d'archives, nous avons entendu des témoins de tous âges, des Hongrois, des Tchécoslovaques, des Roumains, des Polonais, des Russes. C'était beau, comme la vérité enfin révélée. Mais souvent insoutenable, comme la peur, le mensonge, le silence.

Et, rétrospectivement, on se dit bien égoïstement qu'on a de la chance d'être né en Occident. Entre le stalinisme, la seconde guerre mondiale, l'oppression quotidienne, la comédie qu'il faut jouer dès la petite école pour éviter les camps et les traitements « psychiatriques », combien de destins tragiques combien de vies gâchées !

Bien sûr, certains sont arrivés à s'en tirer sans trop de mal. Ainsi, ce vieil acteur malicieux qui, à une époque de sa vie tumultueuse, se fit moine pour échapper à ses persécuteurs. C'est *Voire objet parlant* : *Léonide Obolenski*, de Youri Zakhorov (Sesterce d'or).

Où ces paysans bulgares entièrement consacrés à leurs rites funéraires dont l'âpre beauté était révélee en 1968 par le réalisateur slovaque Martin Slivka dans *L'Homme part*, du reste aussitôt frappé d'interdiction (Prix spécial du jury).

Pour l'histoire officielle, ce sont les soldats nazis qui, en 1940, ont tué dans la forêt de Katyn une quinzaine de milliers d'officiers polonais. En réalité, ce sont les autorités soviétiques, le NKVD, qui ont commandé et exécuté le massacre. Depuis cinquante ans, cela se savait mais on n'avait pas le droit d'en parler. Dans le train, puis à Katyn, des témoins, des parents racontent. Dont Wanda, fille d'une des victimes, qui finit par devenir celle qui pose les questions. Plus qu'un quelconque journaliste, elle a le droit de savoir la vérité sur son père. C'est peut-être pour cela que les langues se délient enfin. Un film bouleversant. *La forêt de Katyn*.

de Marcel Lozinski (Sesterce d'argent).

Les langues se délient sur les ignominieux « bataillons disciplinaires » (*Les Disciplinaires*, de Lev Danilov); sur le sort réservé aux internés psychiatriques et sur le rôle abject joué par les psychiatres soviétiques (*Bénis soient les rejetés*, de Boris Koustov); sur les procès staliniens et la façon dont on s'y prenait pour arracher aux accusés les aveux qu'on voulait entendre (*Le Procès*, de Krzystof Lang, Sesterce d'argent); sur les conditions inhumaines dans lesquelles croupissent des orphelins roumains (*Les Enfants de Ceausescu*, de Roger Beekmans).

Eux aussi victimes du régime, les frères Siméon connaîtront un destin cruel. Leur histoire avait pourtant commencé comme un conte de fée. Comment ces sept garçons élevés au fin fond d'une campagne pauvre et inculte ont-ils découvert et adoré le jazz ? Et comment ont-ils pu développer leur indéfectible talent jusqu'à former un ensemble qui deviendra célèbre en Russie ? Mais le jour où ils tentent de fuir vers l'Ouest, c'est la tragédie : *Sem Simeonov*, de H. Frank et V. Eisner.

Ces moments intenses, ces révélations percutantes ont fait de ce Festival de Nyon une manifestation exceptionnelle et inoubliable. Et depuis mon retour de cette salubre et tonifiante immersion, je n'arrive plus à supporter le vain bavardage, la médiocrité doucereuse des émissions de télévision. C'est que l'on ne sort pas indemne d'une telle expérience.

Mère Theresa dans son propre rôle

ROME (AFP) — Mère Teresa, prix Nobel de la paix, a accepté de « jouer » son propre rôle à l'écran, dans un film documentaire consacré à sa vie et à ses oeuvres, a annoncé Gian Paolo Cresci, responsable de la Radio-télévision italienne.

Le film, produit par la chaîne RAI-2 et la société SACIS, sera mis en scène par Gianni Barcelloni. La religieuse albanaise y racontera elle-même sa vocation et l'essor de l'ordre missionnaire qu'elle fonda il y a 40 ans, ainsi que son action au milieu des pauvres de Calcutta et dans le monde.

Henry V, gagnant
Le metteur en scène britannique Kenneth Branagh a reçu récemment le prix du meilleur film britannique

décerné par le British Film Institute pour sa version filmée de la pièce de Shakespeare, *Henry V*.

Au cours d'une cérémonie au National Film Theatre à laquelle participent de nombreuses vedettes de cinéma — Joan Collins, Robert Wagner, Terence Stamp — un prix spécial a été accordé au metteur en scène d'origine autrichienne Fred Zinnemann pour l'ensemble de sa carrière.

Le prix du meilleur livre de cinéma a été remporté par les *Lettres* de François Truffaut et des prix spéciaux ont été remis à l'actrice française Jeanne Moreau, et aux metteurs en scène britanniques Derek Jarman et polonais Krzystof Kieslowski.

"UN PUR DÉLICE! Drôle, tendre et vrai..."
— Huguelle Roberge, LA PRESSE

"NATHALIE BAYE... DÉROUTANTE, DYNAMIQUE ET FRAGILE."
— Francine Laurendeau, LE DEVOIR

NATHALIE BAYE
UN WEEK-END SUR DEUX
DE NICOLE GARCIA

JOACHIM SERRÉAU FELICIE PASOTTI MIKI MANOJLOVIC
sur une idée originale de NICOLE GARCIA

DESJARDINS 5 SEM.

"COMPLÈTEMENT DÉLIRANT!"
— PREMIÈRE

"À MOURIR DE RIRE SUR UN TRAIN D'ENFER!
Un des grands éclats de rire du Festival des films du monde!"
— JOURNAL DE MONTRÉAL

"PRÉPAREZ-VOUS À RIRE!
Alberto Express nous entraîne dans une aventure abracadabrante!"
— JOURNAL DE QUÉBEC

"...UN JOYEUX ALBERTO EXPRESS QUI FAIT LES DÉLICES DU PUBLIC..."
— LE SOLEIL

"HILARANT!... ÉCLATS DE RIRE GARANTIS!"
— VARIETY (LOS ANGELES)

"JUBILEZ À BORD DE CE TRAIN FOU!"
— STUDIO

"EN VOITURE POUR LE FANTASTIQUE!
Un des meilleurs moments de la comédie à l'italienne..."
— CINÉ FESTIVAL

"Un train magique...
UNE COMÉDIE SAVOUREUSE..."
— PRÉSENCE DU CINÉMA FRANÇAIS

GRAND PRIX HUMOUR SUPER ÉCRAN FESTIVAL DU FILM DE QUÉBEC 1990

À L'AFFICHE!

ALBERTO EXPRESS

MALOFILM DISTRIBUTION présente UNE PRODUCTION DE MAURICE BERNART
ALBERTO EXPRESS UN FILM DE ARTHUR JOFFÉ mettant en vedette SERGIO CASTELLITO
AVEC NINO MANFREDI MARIE TRINTIGNANT MARCO MESSERI THOMAS LANGMANN
AVEC LA PARTICIPATION DE MICHEL AUMONT ET DE JEANNE MOREAU
ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ARTHUR JOFFÉ

DESJARDINS 5 SEM.

SÉLECTION OFFICIELLE VENISE 90

"LA VÉRITÉ, BEC ET ONGLES!"
— PREMIÈRE

"L'HOMME EST UN COQ POUR L'HOMME."
— LE MONDE

"LE PLUS BEAU POÈME D'AMOUR CONSACRÉ AUX DAMNÉS DE LA TERRE."
— L'ÉVÉNEMENTS

"LA FORCE DE S'EN FOUT LA MORT, C'EST QU'IL NOUS FAIT MAL, COMME UNE DECHIRURE."
— TELLEPAPA

S'EN FOUT LA MORT
en film de CLAIRE DENIS

avec ISACHA DE BANKOLE, ALEX DESCAS, JEAN-CLAUDE BRIALY, SOVEIG DOMMARTIN

À l'affiche à compter du 2 Novembre!

UN MIRACLE DE LA PERESTROÏKA
LA RÉVÉLATION DE CANNES 90
Un film de VITALI KANEVSKI

ATTENTION CHEF-D'ŒUVRE!

Un film brillant comme un verre de vodka avalé cul-sec.
— Studio

BOUGE PAS MEURS RESSUSCITE

À l'affiche dès vendredi, le 2 novembre

QUARTIER LATIN

"MAGNIFIQUE! BOULEVERSANT!"
— Télé 7 Jours

"UN FILM ÉBLOUISSANT, DRÔLE ET ÉMOUVANT!"
— Le Figaro

QUELLE HEURE EST-IL

UN FILM DE ETTORE SCOLA

PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE - VENISE ex aequo

MARCELLO MASTROIANNI MASSIMO TROISI

une production MARIO et VITTORIO CECCHI GORI et STUDIO EL. CFGI 1057
scénario ETTORE SCOLA. BEATRICE RAVAGLIOLI SILVA SCOLA
musique ARMANDO TROVAIOLI Image LUCIANO TOVOLI (AIC)

À l'affiche à compter du 2 Novembre!

FAMOUS PLAYERS

Un film d'une race disparue
Wim Wenders
C'est un film envoûtant.
Alain Delon

MAINTENANT À L'AFFICHE!

ERREUR DE JEUNESSE

Un film de Radovan TADIC
FRANCIS FRAPPAT • MUNI • GERALDINE DAVON

Le PARISIEN

12:40-2:50-5:00-7:15-9:25

Le Piccolo, un bistrot haut-de-gamme



Josée BLANCHETTE



Le bistrot Le Piccolo, à Saint-Vincent de Paul.

PICCOLO sert à désigner ce petit vin de pays sans vice ni vertu plutôt que la flûte du même nom. Ce nouveau bistrot renaît des cendres d'un ancien restaurant de fort bonne réputation, le Bellevue, sur le boulevard Lévesque à Saint-Vincent de Paul.

Dans un rare exercice d'humilité, on s'est refait un look plus modeste mais à la fois très branché. Le propriétaire tient à relancer son petit restaurant lavallois sur des bases beaucoup plus accessibles que ne l'étaient celles du Bellevue. À la bonne heure pour la clientèle locale!

Les murs dans des tons de vieux rose passés à l'éponge, des panneaux de bois à mi-hauteur couleur acajou, de même que les chaises bourgognes capitonnées de tapisserie grise donnent un ton résolument avant-gardiste tissé à l'ancienne. Seule la musique apporte une fausse note dans cette ambiance propre. Les élan acoustiques des Rolling Stones et de Sinead O'Connor ne semblent pas tout à fait indiqués à l'heure des repas et des confidences.

Le menu moins alambiqué qu'il ne l'était offre une cuisine bistrot de qualité à un prix raisonnable. Ces huîtres gratinées aux échalotes, nappées d'une béarnaise légère, sont un peu tièdes mais succulentes, présentées sur un lit de gros sel et arrosées de jus de citron frais. On ne saurait entamer la saison des huîtres de manière plus voluptueuse.

La ceviche de truite couple le poisson « cuit » au jus d'agrumes, avec des petits légumes saisonniers, chou-fleur, poivrons. Il y manque tout juste un soupçon d'herbe fine, histoire d'ajouter un peu de complexité aux saveurs.

L'escalope de saumon à la purée de fenouil met en valeur un légume

de saison et un poisson des plus frais. La cuisson un brin excessive du poisson se fait pardonner par la subtilité de cette purée de fenouil additionnée d'un soupçon de crème. Des petits légumes croquants ainsi qu'une timbale de couscous accompagnent le saumon. Les crevettes et pétoncles au cari reposent sur un lit de cheveux d'ange. Ce cari doux plus occidental qu'oriental sied à merveille aux fruits de mer accompagnés de pois mange-tout.

Dans la corbeille de pain l'influence bistrot n'est plus ce qu'elle était et on gagnerait à se rappeler que la baguette n'est bonne que fraîche. Un demi Bourgogne Aligoté (15 \$) arrosait ce repas. Les douceurs qui signent la fin de

ce repas ne sont pas de reste. Le fondant au chocolat accompagné d'une confiture de prunes demeure fort bonhonnête mais la texture friable de la ganache trahit un certain malaise côté confection. Quant au quatre-quart au café, le gâteau au beurre fond dans la bouche, de même que la mousse au café mais la couche de guimauve façon meringue molle est tout à fait facultative. Un bon point pour ce bistrot dernier cri, nulle trace de crème anglaise dans l'assiette! On croit rêver.

Un repas pour deux personnes

vous coûtera environ 47 \$ avant le vin, la taxe et le service.

POUR : Un petit bistrot lavallois au décor superbe et à la cuisine originale.

CONTRE : La musique trop envahissante

LE PICCOLO
5358, boul. Lévesque est
Saint-Vincent de Paul
tel. 661-4985
Fermé le lundi

Très belles vendanges aux prix sages

François Renard
du journal Le Monde

LE MALHEUR des uns fait le bonheur des autres : si les éleveurs pleurent, les viticulteurs rient, car la sécheresse, en 1990 comme en 1989, a concentré les sucres dans les raisins et évité toute attaque de la redoutable pourriture grise. Pour faire du bon vin, dit-on, la vigne doit souffrir; cette année, elle a été servie. Mais elle a tout de même bénéficié à point nommé des quelques pluies ou orages qui se sont succédés depuis le mois d'août et qui n'ont causé aucun dommage, bien au contraire. Les vigneronnes vont ainsi obtenir en 1990 une troisième grande récolte — après celles de 1988 et 1989 — qui sera très probablement un bon ou un grand millésime.

Les prix de vente, après leur flambée de l'an dernier, devraient, en toute logique, rester inchangés en raison d'un environnement tout à fait incertain (crise du Golfe oblige) et, parfois, franchement mauvais. Ainsi, le marché américain des vins importés est devenu tout à fait détestable, à la suite d'une dépréciation du dollar frôlant 25 % en un an et du net ralentissement de l'économie des États-Unis.

En Bourgogne, les vendanges, qui ont commencé le 17 septembre, se sont terminées avec des conditions météorologiques tout à fait favorables — peu ou pas de pluie — et des degrés d'alcool potentiels très suffisants, au point que la chaptalisation (addition légale de sucre dans les moûts) sera très peu nécessaire. Le volume des vins blancs s'annonce important, plus important que celui des rouges, mais de très bonne qualité en ce qui les concerne. Signe prémoniteur : le prix du kilo de raisin, qui avait fortement monté l'an dernier, a chuté de 20 % cette année, pour retrouver son niveau de 1988. Ce n'est pas le cas dans le Beaujolais où, en dépit d'une récolte relativement abondante (+ 10 %), grâce à de providentielles pluies en août, les vigneron réclament une nouvelle hausse de prix, de 5 % à 10 %. L'an dernier,

ils avaient fait éclater l'accord interprofessionnel en majorant de 30 % à 35 % le prix de la barrique. Cette année, les négociants résistent et menacent de laisser le marché livré à lui-même en cas de hausse.

Dans le Bordelais, les vendanges, entamées le 22 septembre, sont terminées, avec, là aussi, un raisin en très bon état et une excellente concentration des moûts. Dans le Saumurois, la récolte a été absolument exceptionnelle, dans tous les sens du terme. La pourriture noble (botrytis), absolument indispensable au vin noble, s'est installée dès la fin août à une rapidité telle que la récolte, étalée sur septembre, était aux trois quarts achevée à la fin du mois. L'an dernier, il avait fallu attendre novembre. Les grains étaient tellement sucrés que les degrés d'alcool potentiels ont pu atteindre 26° à 30° pour un maximum légal de 16° : du jamais vu depuis les années 1928 et 1929, des problèmes à prévoir pour certaines vinifications et, probablement, le millésime du demi-siècle. Quant aux prix, en hausse de 15 % à 20 % l'an dernier pour les grands crus, ils devraient logiquement, eux aussi, se stabiliser.

En Champagne aussi

En Champagne, les vendanges, commencées le 11 septembre, se sont achevées dans d'excellentes conditions, avec, là aussi, une forte concentration de sucres (+ 11° d'alcool potentiels), gage d'un très beau millésime, comme en 1959 et en 1964. Une bonne surprise a été enregistrée avec une quantité égale à celle de l'an dernier (275 millions de bouteilles), en dépit d'un gel partiel et d'une fructification irrégulière. En revanche, les prix vont bondir à la suite, on le sait, du non-renouvellement de l'accord entre maisons de champagne et viticulteurs, qui a rendu au marché sa liberté et entraîné une majoration de 30 % du prix du kilo de raisin. Cette augmentation va être immédiatement répercutée sur les ventes dans les prochains mois, avant et après les fêtes, jusqu'à ce qu'une baisse de la consommation ou une récolte surabondante ne ramène tout le monde à la raison.

Les trésors de votre cave à vin



Noël MASSEAU
Pierre SEGUIN

UNE FOIS terminée la construction de votre cave à vin, vous envisagez sans doute de la remplir d'exquises bouteilles qui n'attendent que vous pour s'épanouir et se développer dans l'obscurité et à la fraîcheur de votre cache.

Il faut organiser l'endroit de façon à maximiser le stockage tout en facilitant la manipulation et la recherche des bouteilles. Rien n'est plus ennuyeux que d'avoir à déplacer 26 bouteilles pour récupérer celle qu'on a envie de boire tout de suite, au risque de tout échapper par un faux geste.

Il existe à cet effet une variété de types et de formats de supports à bouteilles qui on peut fabriquer soi-même ou se procurer dans les boutiques spécialisées. Le principe est simple : chaque alvéole accueille une bouteille. On y insère ou retire une bouteille sans déranger les voisines. C'est un système pratique mais l'utilisation de l'espace n'est pas optimale.

On suggère parfois l'usage de « drains français » qui reçoivent chacun une bouteille. Il suffit d'empiler ces gros tuyaux de terre cuite et le tour est joué. Nous voyons dans ce système deux désavantages importants : le coût relativement élevé, près de 2 \$ pièce pour ranger une seule bouteille et la perte considérable d'espace de stockage. Six drains occupent plus d'espace que 12 bouteilles. Le seul avantage de ce système est la stabilité de la température à l'intérieur du tuyau. Si vous ne possédez pas de cave et désirez conserver un nombre restreint de bouteilles, employez quelques drains dans un coin sombre. Vos bouteilles seront à l'abri des changements brusques de température.

À notre avis, la meilleure façon de stocker vos bouteilles est d'utiliser des casiers. La dimension idéale de chaque casier sera de 35 cm de largeur intérieure par 25 cm de hauteur intérieure et de 30 cm de profondeur. Cette enceinte rectangulaire reçoit facilement l'équivalent d'une caisse de 12 bouteilles bourguignonnes (elles sont plus larges que les bordelaises) ou 6 magnums ou 20 demi-bouteilles. On peut aussi subdiviser le casier à l'aide d'une planchette et y placer 2 lots différents de 6 bouteilles. C'est un système très polyvalent qui permet une exploitation maximale de l'espace.

En utilisant ce système de rangement, vous pourrez disposer de 1000 bouteilles dans une petite pièce dont la dimension intérieure sera de 2,3 m par 1,3 m et haute de 2 m. Si vous construisez vos propres casiers, utilisez des matériaux résistants à l'humidité comme le contre-plaqué marin ou le bois traité de 2,5 cm d'épaisseur pour les planches portantes et du 1,25 cm pour les divisions. L'aggloméré (presswood) est trop lourd, se déforme lorsqu'il est humide et est donc contre-indiqué.

Les caisses en bois utilisées par les grands châteaux bordelais pour expédier le vin s'emplit facilement et sont idéales pour le stockage à long terme car les bouteilles ainsi entreposées sont alors difficiles d'accès.

L'idéal serait donc d'utiliser les casiers à bouteilles pour le rangement à moyen et long terme et de réserver un petit espace pour un support à bouteilles d'environ 100 bouteilles pour le court terme : fins de lots, bouteilles uniques et vins à boire rapidement.

Stratégie d'achat

VOUS VOICI donc confronté avec le très agréable problème que constitue l'achat et la sélection des bouteilles qui rempliront votre cave à vin. Comme on ne doit pas acheter n'importe quoi, il faut s'établir une stratégie pour acheter le plus judicieusement possible. Les années aidant, nous avons développé les

principes suivants :

1 — Ne mettre en cave que des vins de moyenne et longue garde et à disponibilité restreinte. Quel est l'intérêt de stocker des vins de consommation courante qui ne gagnent rien à vieillir et que vous trouvez en tout temps dans toutes les succursales de la SAQ, la « cave à vin des Québécois » ? On aura tendance à acheter ce type de vin au fur et à mesure de nos besoins. Placer plutôt votre argent sur des vins rares et présents sur le marché québécois pendant quelques jours ou quelques semaines au mieux. Ces produits s'achètent d'habitude aux Maisons des vins et dans les succursales régionales. Les crus classés de Bordeaux, les bons Bourgognes de la Côte d'Or, les grands vins du Rhône forment l'essentiel de cette catégorie de vins.

2 — Acheter par petits lots de 4, 6 ou 12 bouteilles. Ceci pour éviter de vous bâtir une collection de bouteilles uniques que vous n'oserez pas ouvrir puisqu'elles sont justement uniques et qui risquent d'être trop vieilles lorsque vous vous déciderez.

L'achat de 4 ou 6 bouteilles d'un même vin bien choisi vous permettra en outre de suivre l'évolution du vin dans le temps. Vous pourrez ainsi échantillonner une ou deux bouteilles pour en évaluer la maturité et il vous en restera quelques bouteilles à boire à leur apogée. Vos premiers achats en quantité formeront l'ossature de votre cave.

3 — Goûtez avant d'acheter. Ne mettez pas en cave un vin que vous ne connaissez pas, surtout pas en quantité. Un vin peut être un grand vin de garde, un vin prestigieux mais cela n'en fait pas un vin à votre goût. Par exemple, si vous n'aimez pas les vins austères et tanniques, n'achetez pas de barolos, aussi bons soient-ils aux yeux des experts car même vieux les barolos restent durs et tanniques. Votre cave doit refléter vos goûts et non ceux des autres. Pour ces dégustations exploratoires, réunissez quelques amis amateurs pour partager les coûts ou devenez membre d'un club.

4 — Achetez tôt. Plus le vin est acheté tôt, moins il coûte cher et vous serez assuré qu'il vieillira bien, dans de bonnes conditions puisqu'il dormira dans votre cave. Évitez les achats de vins vieux. Ils sont toujours trop chers et leur qualité est loin d'être assurée. Dans la plupart des cas, il sera impossible de savoir si la bouteille a été bien conservée.

5 — Achetez les grands vins et les petits dans les grandes années. Nous jouons les iconoclastes en vous suggérant le contraire de ce que vous lirez dans de nombreux livres : « Achetez les petits vins dans les grands millésimes et achetez les grands vins dans les petites années. » C'est à notre point de vue, la meilleure façon de vous monter une cave de vins moyens jamais mauvais mais jamais exceptionnels.

Mais vous méritiez mieux et votre cave doit receler assurément quelques trésors, quelques étoiles ! Un dernier conseil, prenez votre temps pour remplir votre cave. Ne laissez pas le syndrome du casier vide influencer vos achats. Une cave à vin qui tourne demande environ 10 ans à se constituer. D'ailleurs n'est-ce pas le temps qu'il faudra à vos premières bouteilles de grands vins de Bordeaux pour atteindre leur maturité et révéler enfin ces parfums sublimes qui vous enchanteront ?

LES MÉDICAMENTS, FAUT PAS EN ABUSER!

Santé et Services sociaux Québec

RESTAURANTS

RESERVATIONS : 982-6711 • FERMÉ LE LUNDI

Restaurant Le Shanghai
Cuisine Shanghaiaise & Japonnaise

« Shanghai un jour, Shanghai toujours »
JOSÉE BLANCHETTE
Le Devoir

7078 RUE ST-DENIS • MONTRÉAL

LE DEVOIR
Service de PUBLICITÉ
842-9645

À MONTRÉAL C'EST **Unique**
"L'unique bistro italien"
Jeudi, vendredi et samedi
TABLE D'HÔTE
à partir de **14.95\$**

Licence complète cuisine ouverte jusqu'à 23h
Bistro unique 1039 Beaubien est
jeudi - vendredi jusqu'à 24h
dimanche fermé 279-4433

Claude Postel
Restaurant • Bar • Traiteur

LE 2 NOVEMBRE
Postel s'ensorcelle!
La soirée de l'Halloween.
Une soirée costumée avec hors-d'œuvre masqués.

Claude Postel charmera ensuite les gourmets avec sa fourchette enchantée et le champagne de Laurent Perrier

Les prix de présence sont une gracieuseté Laurent Perrier
84,50\$ par personne, taxes et service inclus.
Réservations: 875-5067
443 rue St-Vincent, Vieux-Montréal

Une cave à vins...
le fruit d'une passion.

Une cave à vins n'est pas un luxe. C'est une passion. Un trésor. Une source de plaisirs, jour après jour, accompagnant nos humeurs. Un répertoire de sensations. Le reflet de notre personnalité.

Serge Saint-Laurent
artisan, douze ans d'expérience dans la réalisation de cave à vins

CONSULTATION • CONCEPTION
RÉALISATION • DÉCORATION
(Services d'entretien régulier disponibles)

Serge Saint-Laurent
C.A.V. S.T.

(514) 488-2811

Restaurant **Thaïlande**
ouvert pour le dîner et souper

Lunch d'affaire sur semaine à partir de 6.95 \$
"Retrouvez la cuisine épicée fidèle à ses origines Thaïlandaises"
Helen Rochester The Gazette

Licence complète — Carte de crédit acceptée
88 Bernard (coin St-Urbain) 271-6733

Cave à vin modulaire "Vintage Keeper"

- concept modulaire, flexible et portable, qui s'assemble en une heure
- modèle de base comprend: refroidisseur, éclairage et serrure de sécurité
- modules d'appoint max. 700 bouteilles pour 500\$
- casiers métalliques au rangement interne de 608 bouteilles et extérieur 700 bouteilles
- fini de base: acajou non-peint. Aussi stratifié en couleurs et finis variés
- fabrication canadienne

Prix à partir de 1995\$

LA BOUTIQUE DU SOMMELIER
505 AVE PRÉSIDENT-KENNEDY, MONTRÉAL, H3A 3H2
TÉL.: (514) 844-2481, 1-800-363-0725

TÉLÉPHONEZ SANS FRAIS MAINTENANT
1-800-363-0725

Livraison et installation gratuite sur présentation de cette annonce

Bacchus Collection

Promotion: verres de dégustation en cristal 6 pour 30\$

CELLIER "VINTAGE KEEPER"

- D'une capacité de 256 bouteilles
- Température et humidité contrôlées
- Garantie 5 ans
- Choix de finis
- Porte pleine ou vitrée

À PARTIR DE **1195\$**

Pour plus d'information, contacter le
(514) 273-3104
(frais d'appel acceptés)
ou venez nous visiter au
152, rue Laurier ouest, Montréal

CINEMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine. Demandes d'insertion ou corrections doivent être adressées à l'attention de Christiane Vaillant.

ABSTRE II

(327-5001) — *Marked for Death* 7 h 10, 9 h 20, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40, ven. sam. dern. spect. 11 h 45

ABSTRE III

— *Sibling Rivalry* 7 h, 9 h, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h, ven. sam. dern. spect. 11 h

ABSTRE IV

— *White Palace* 7 h 15, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40, ven. sam. dern. spect. 11 h 30

ABSTRE V

— *Night of the Living Dead* 7 h, 9 h, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h, ven. sam. dern. spect. 11 h

BERRI I

(288-2115) — *Darman* fr. 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15

BERRI II

— *Il va vont tous bien* 1 h 30, 4 h 15, 7 h 30, 9 h 30

BERRI III

— *Henry and June* 1 h 30, 4 h 15, 7 h 30, 9 h 30

BERRI IV

— *Code 3615* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15

BERRI V

— *Memphis Belle* 1 h, 3 h 15, 5 h 30, 7 h 45, 9 h 55, jeu. 1 h, 3 h 15, 5 h 30

BO NAVENTURE I

(861-2725) — *Marked for Death* 7 h 15, 9 h 15, dim. 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15, jeudi aucune représentation

BO NAVENTURE II

— *Night of the Living Dead* 7 h, 9 h, dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h

BROSSARD I

(465-5906) — *La gloire de mon père* 7 h 05, 9 h 25, sam. dim. 1 h 45, 4 h 30, 7 h 05, 9 h 25

BROSSARD II

— *Memphis Belle* 7 h 15, 9 h 30, sam. dim. 2 h, 4 h 15, 7 h 15, 9 h 30

BROSSARD III

— *Henry et June* ven. 7 h, 9 h, 8 h, lun. au jeu. 8 h

CARREFOUR LAVAL 1

(688-3684) — *58 minutes pour vivre* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 30

CARREFOUR LAVAL 2

— *Tatle Danielle* 7 h 15, 9 h 35, sam. dim. 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 35

CARREFOUR LAVAL 3

— *Bons baisers d'Hollywood* 7 h 25, 9 h 35, sam. dim. 12 h 45, 3 h 55, 5 h 15, 7 h 25, 9 h 35

CARREFOUR LAVAL 4

— *Le petit monstre* 7 h 05, sam. dim. 1 h 05, 3 h 05, 5 h 05

CARREFOUR LAVAL 5

— *Memphis Belle* 7 h 30, 9 h 40, sam. dim. 1 h 05, 3 h 15, 5 h 25, 7 h 30, 9 h 40

CARREFOUR LAVAL 6

— *Marked for Death* 7 h 30, 9 h 45, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h

20, 7 h 30, 9 h 45

CINEMA EGYPTIEN 1

1455 Peel, Mt. — *Henry and June* 1 h 30, 4 h 10, 6 h 45, 9 h 30

CINEMA EGYPTIEN 2

— *La gloire de mon père* 2 h, 4 h 30, 7 h 15, 9 h 30

CINEMA EGYPTIEN 3

— *Sailor et Lula* 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 25

CINEMA JEAN-TALON: MS

— *Goodfellas* 7 h, 9 h 35, sam. dim. 1 h, 3 h 45, 7 h, 9 h 35

CINEMA OMEGA 1

— *Mon îlot d' amour* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h 30, 7 h, 9 h 30

CINEMA OMEGA 2

— *Air America* fr. 7 h, 9 h 15, sam. dim. 1 h 15, 3 h 45, 7 h, 9 h 15

CINEMA PARALLÈLE

3682 boul. St-Laurent, Mt. (843-6001) — *Festival International du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal* (18 au 28 oct.) — sam. *A TV Dante* 9 h 30 — *Questions sur le théâtre* 11 h — *Scènes from the Life of Andy Warhol Terminus* 15 h — *L'homme de la toundra* 17 h — *Winged Headhunter* 19 h — *Portrait of Keith Raring Nostalgie de Sodome* 21 h — *The Deadman* L'homme de fer 23 h, 24 h 30 — dim. *Les morts de la Seine Travelogue* 9 h 30 — *Winged Headhunter* 11 h — *Happy 11 h* — *La Lumière froide du jour* 13 h — *Tibet: the Last Years* 15 h — *Tibet: the Last Years* 15 h — *The Machine that Killed Bad People* 17 h — *Utamaguru* 19 h — *Pink Ulysses* 21 h — *Singapore Sling* 23 h

CINEMA PARIS: Mt

(875-7284)

CINEMA POINTE-CLAIRE 1

6381 Trans-Canada, 15 h — *Henry et June* ven. 7 h, 9 h, 8 h, lun. au jeu. 8 h

CINEMA POINTE-CLAIRE 2

— *Marked for Death* 7 h 05, 9 h 10, sam. dim. 12 h 50, 2 h 55, 5 h, 7 h 05, 9 h 10

CINEMA POINTE-CLAIRE 3

— *Pacific Heights* 1 h, 9 h 20, sam. dim. 1 h 20, 4 h, 7 h 20

CINEMA POINTE-CLAIRE 4

— *Sibling Rivalry* 7 h 10, 9 h 10, sam. dim. 1 h 10, 3 h 10, 5 h 10, 7 h 10, 9 h 10

CINEMA POINTE-CLAIRE 5

— *White Palace* 7 h 10, 9 h 15, sam. dim. 12 h 55, 3 h, 5 h 05, 7 h 15, 9 h 15

CINEMA POINTE-CLAIRE 6

— *Night of the Living Dead* 7 h, 9 h, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h

CINEMATHEQUE QUÉBÉCOISE: (842-9786) — *Festival International du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal* (19 au 28 oct.) — sam. *La jeune femme aux allumettes* 10 h — *Exilium* 12 h — *The Holy Ghost's Day* 14 h — *The Golden Boat* 16 h — *Valse accoutlée* 18 h — *La lumière froide du jour* 20 h — *J'ai engagé un tueur* 22 h — dim. *The Second Circle* 10 h — *Chronique Innu-1 Saumaluk* 10 h 30 — *See You Later, au revoir qui hélas se perd* 14 h — *Little But Tough* 16 h — *The Second Circle* 18 h — *Les troyens* *La jeune femme aux allumettes* 20 h — *1871* 22 h

CINEMA V

15560 Sherbrooke O. (489-5559) — *Avalon* 6 h 20, 9 h 10, sam. dim. 12 h 30, 3 h 20, 6 h 20, 9 h 10

CINEMA V 2

— *Goodfellas* 6 h 20, 9 h 20, sam. dim. 2 h 45, 6 h 20, 9 h 20

CINÉPLEX I

(849-4518) — *Daddy nostalgia* 2 h 50, 7 h 15 — *Nuit d'été en ville* 1 h, 5 h, 9 h, 11 h, 13 h, 15 h, 17 h, 19 h, 21 h

CINÉPLEX II

— *Lignes interdites* 4 h, 9 h 30 — *Préséjour* 11 h 05, 7 h 30

CINÉPLEX III

— *Moochy Beach* 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h

CINÉPLEX IV

— *Nikita* 1 h 30, 4 h 45, 7 h 15, 9 h 30

CINÉPLEX V

— *Dark Angel* 1 h 20, 3 h 20, 5 h 20, 7 h 20, 9 h 20

CINÉPLEX VI

— *Le petit monstre* 1 h, 3 h, 5 h — *Soleil même la nuit* 7 h, 9 h 25

CINÉPLEX VII

— *Pump Up the Volume* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15

CINÉPLEX VIII

— *Bons baisers d'Hollywood* 1 h 05, 3 h 10, 5 h 15, 7 h 20, 9 h 25, 11 h 30, 13 h 35, 15 h 40, 17 h 45, 19 h 50

CINÉPLEX IX

— *Le grand bleu* 2 h, 5 h 10, 8 h 30

COMPLEXE DES JARDINS I

(288-3141) — *Carpo* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15

COMPLEXE DES JARDINS II

— *Tatle Danielle* 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 20, 9 h 40

COMPLEXE DES JARDINS III

— *Alberto Express* 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h

COMPLEXE DES JARDINS IV

— *Un weekend sur deux* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30

COMPLEXE GUY-FAVREAU / O.N.F.

200 ouest Boul. Dorchester, Mt. (883-8229) — ven. *Au chic Hestlo Pop* 19 h, 21 h — sam. dim. *Ah vous dirai-je maman* *Sur les traces de la déesse* 19 h — *Au chic retro Pop* 21 h

CONSERVATOIRE D'ART CINÉMATOGRAPHIQUE

(846-3878) — sam. *La Révolution Française (les années lumière)* 19 h — dim. *La Révolution Française (les années terribles)* 19 h

CRÉMAZIE

(388-4210) — *La gloire de mon père* ven. 7 h, 9 h 25, sam. dim. 7 h, 9 h, 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 25, lun. mer. jeu. 7 h, 9 h 25

DAUPHIN I

(721-6060) — *Bons baisers d'Hollywood* 7 h 15, 9 h 40, sam. dim. 1 h, 3 h 15, 5 h 30, 7 h 40, 9 h 45

DAUPHIN II

— *Sailor et Lula* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 30

CINEMA DÉCARIE 1: (341-3190) — *White Palace* sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 30, 11 h 30, 13 h, 15 h, 17 h, 19 h, 21 h

CINEMA DÉCARIE 2: — *Sibling Rivalry* sam. dim. 1 h 30, 3 h 15, 5 h, 7 h, 9 h, sem. 7 h, 9 h

DORVAL I: (631-8596) — *Graveyard Shift* 7 h 15, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h, 11 h

DORVAL II: — *Ghost* 6 h 45, 9 h 25, sam. dim. 1 h, 4 h, 6 h 45, 9 h 25

DORVAL III: — *Quigley Down Under* 6 h 30, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15

DORVAL IV: — *Memphis Belle* 6 h 45, 9 h 20, sam. dim. 1 h 15, 4 h, 6 h 45, 9 h 20

DU PARC 1: (844-9470) — *Listen Up* 7 h, 9 h 20, sam. dim. 1 h, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 20

DU PARC 2: — *Presumed Innocent* 6 h 50, 9 h 25, sam. dim. 1 h 30, 4 h 15, 6 h 50, 9 h 25

DU PARC 3: — *Avalon* 6 h 45, 9 h 30, sam. dim. 1 h 15, 4 h, 6 h 45, 9 h 30

DU PLATEAU 1: (521-7870) — *Mon fantôme d'amour* 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 30

DU PLATEAU 2: — *Air America* fr. 2 h 10, 4 h 40, 7 h 10, 9 h 35

FAIRVIEW I: (697-8095) — *Bethune* 6 h 35, 9 h 10, sam. dim. 1 h 30, 4 h 15, 6 h 35, 9 h 10

FAIRVIEW II: — *Mr. Destiny* 7 h, 9 h 25, sam. dim. 1 h 45, 4 h 30, 7 h, 9 h 25

FAUBOURG STE-CATHERINE 1: (932-2320) — *White Palace* 12 h 50, 3 h 50, 5 h 7, 7 h 10, 9 h 20

FAUBOURG STE-CATHERINE 2: — *Pacific Heights* 1 h, 3 h 05, 5 h 15, 7 h 30, 9 h 40

FAUBOURG STE-CATHERINE 3: — *Sibling Rivalry* 1 h 30, 3 h 20, 5 h 10, 7 h 10, 9 h 10

FAUBOURG STE-CATHERINE 4: — *Wild at Heart* 1 h 40, 4 h 15, 7 h, 9 h 25

GOETHE-INSTITUT MONTRÉAL: (499-0159) — Festival international de cinéma et de vidéo de Montréal — ven. *Théâtre en transe* 9 h 30 — *Così Fan Tutte* 11 h — *Like a Thief, also a Thief of Souls* 14 h 30 — *De tous les Gauleux les Belges chantent le plus fort* 15 h — *Alexis Ladouceur, média* 16 h — *La menace* 17 h 15 — *19: 40 Television Interventions* 19 h 15 — *Hommage/Tribute: Agent Orange* 21 h 15

GREENFIELD I: (671-6129) — *Graveyard Shift* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 12 h 50, 2 h 45, 4 h 45, 7 h, 9 h 10

GREENFIELD 2: — *Monsieur Destin* 6 h 55, 9 h 25, sam. dim. 1 h 05, 3 h 35, 6 h 55, 9 h 25

GREENFIELD 3: — *Mon fantôme d'amour* 6 h 40, 9 h 20, sam. dim. 1 h, 3 h 30, 6 h 40, 9 h 20

IMAX: Vieux-Port de Montréal — *Vivre au Sommet et Envol* (fr.) du mar. au ven. 10 h, 11 h 30, 13 h, 15 h, sam. 13 h, 16 h, 17 h 30, 19 h, ven. sam. dern. spect. 22 h, dim. 13 h 30, 13 h, 16 h, 17 h 30, 19 h — *To the Limit et Skyward* mar. au dim. 14 h 30 et 20 h 30

IMPERIAL: (288-7102) — *Cyrano de Bergerac* 12 h 45, 3 h 35, 6 h 25, 9 h 15

LAVAL I: (688-7776) — *Air America* fr. 7 h 10, 9 h 30, sam. dim. 12 h 20, 2 h 40, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 40

LAVAL II: — *Mon fantôme d'amour* 6 h 40, 9 h 10, sam. dim. 1 h 15, 4 h, 6 h 40, 9 h 10

LAVAL III: — *Salle fermée*

LAVAL IV: — *Salle fermée*

LAVAL V: — *Salle fermée*

LAVAL 2000 1: (687-5207) — *Darman* 7 h 25, 9 h 25, sam. dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 25, 7 h 25, 9 h 25

LAVAL 2000 2: — *Code 3615* 7 h, 9 h, sam. dim. 1 h 25, 3 h 15, 5 h 05, 7 h, 9 h

LOEWS I: (861-7437) — *Fantasia* 1 h 15, 4 h, 6 h 45, 9 h 30 sam. dern. spect. 24 h

LOEWS II: — *Bethune* 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15 sam. dern. spect. 11 h 45

LOEWS III: — *Goodfellas* 12 h 05, 3 h 05, 6 h 30, 9 h 15, sam. dim. 1 h 30, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15

LOEWS IV: — *Avalon* 1 h 30, 4 h 10, 6 h 50, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 50

LOEWS V: — *Ghost* 1 h 05, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15 sam. dern. spect. 11 h 45

LOEWS VI: — *Welcome Home Rosy Carmichael* 12 h 25, 2 h 30, 4 h 40, 7 h 05, 9 h 30, 11 h 50

LOEWS VII: — *Memphis Belle* 12 h 30, 2 h 40, 4 h 50, 7 h 15, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 50

PARADIS I: (354-3110) — *Darman* 7 h, 9 h, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h

PARADIS II: — *Le petit monstre* sem. 7 h 15, sam. dim. 1 h, 2 h 40, 4 h 20, 6 h, 7 h 40

PARADIS III: — *Le petit monstre* sem. 7 h 15, sam. dim. 1 h, 2 h 40, 4 h 20, 6 h, 7 h 40

PARADIS IV: — *Le petit monstre* sem. 7 h 15, sam. dim. 1 h, 2 h 40, 4 h 20, 6 h, 7 h 40

PARADIS V: — *Le petit monstre* sem. 7 h 15, sam. dim. 1 h, 2 h 40, 4 h 20, 6 h, 7 h 40

PARADIS VI: — *Le petit monstre* sem. 7 h 15, sam. dim. 1 h, 2 h 40, 4 h 20, 6 h, 7 h 40

PARADIS VII: — *Le petit monstre* sem. 7 h 15, sam. dim. 1 h, 2 h 40, 4 h 20, 6 h, 7 h 40

PARADIS VIII: — *Le petit monstre* sem. 7 h 15, sam. dim. 1 h, 2 h 40, 4 h 20, 6 h, 7 h 40

PARADIS IX: — *Le petit monstre* sem. 7 h 15, sam. dim. 1 h, 2 h 40, 4 h 20, 6 h, 7 h 40

PARADIS X: — *Le petit monstre* sem. 7 h 15, sam. dim. 1 h, 2 h 40, 4 h 20, 6 h, 7 h 40

PARADIS XI: — <

Le potlatch et les sculpteurs

Irène F. Whittome,
galerie Samuel Lallouz, 372 Sainte-Catherine ouest, jusqu'au 10 novembre.

Dutkewych, Gould, Goulet,
galerie Christiane Chassay, 20 Marie-Anne ouest, jusqu'au 10 novembre.

Claire Gravel

• POUR MOI, la peinture c'est un potlatch » me dit Irène F. Whittome. • Tu rends un cadeau que tu as reçu des autres. Je suis fascinée par les cultures qui lient leur spiritualité à leur quotidien. J'essaie de rejoindre cette façon de vivre en passant dans leur image. •

Devant les 33 dessins d'*Ozeanische Kunst* qui tracent en des lignes noires, blanches et rouges des formes archétypales au-dessus des illustrations d'un livre sur les sculptures mélanésiennes, Whittome dit : « C'est le côté sériel de mes anciennes pièces, comme *Individuelle Mythologien* (1988) ».

Et de *Créativité/Fertilité* (galerie Christiane Chassay, 1987) où sur des pages d'encyclopédies elle avait peint des formes organiques : « La rapidité joue beaucoup. C'est comme un jet d'émotion, un fil électrique. »

Les objets trouvés (livre, bobine de film) ne sont pas engloutis sous les interventions de l'artiste mais révélés par elle, car ce « masque par-dessus d'autres masques » rend sa présence à l'objet. Elle pratique ce genre d'enfouissement avec ses propres oeuvres comme les eaux-fortes de 70, amalgamées ici dans les *Cantos* comme, bien avant, leurs matrices de cuivre se retrouvaient dans l'installation *Vancouver*.

Whittome dédie son exposition à Beckett : dans *Circular Giving*, une bobine de film est fixée sur la toile. Elle tente ici de lier peinture et sculpture : de part et d'autre des objets gravitent des tâches de couleurs et des gribouillis.

Une forme enroulée dans de la ficelle rappelle les Musées Blancs de

75. On voit la même dichotomie dans *Leaves of Grass* qui englobe des éléments de 1978 à la peinture de 1990, où les structures sont fichées au milieu d'une peinture qui les enveloppe dans un mouvement circulaire.

Les trois *Cantos* placent de petits monochromes à droite de ces « potlatches » où l'artiste enchevêtre différentes périodes de son oeuvre. On dirait que Whittome hésite entre la peinture et la sculpture et qu'elle en rajoute de peur de se tromper. Car à quoi servent ces monochromes sinon à établir un jeu décoratif ? Je ne comprends pas autrement ce rappel à la grande abstraction américaine dans ce format de poche.

New Testament (82-88) est cent fois plus intéressant. La surface revêtue d'encaustique est profondément gravée pour dessiner des surfaces d'une construction rigoureusement abstraite. La croix décentrée ressemble à une apparition. Les longues surfaces de bois rouge récemment ajoutées sont aussi plus convaincantes, bien arrimées comme elles le sont à cette structure interne qui se défile. Même chose pour le *Potlatch* où les plans sont vigoureusement organisés à travers une matière sûre.

La grande déception de cette exposition sont les huiles où d'immenses plantes flottent sur des fonds indéterminés. Whittome avait peint de

grands insectes il y a vingt ans : ses toiles vibraient de couleurs et d'expression. Aujourd'hui, hors du rouge, du blanc et du noir, sa couleur est embarrassée ; elle qui développait ses oeuvres à travers des suites logiques, nous présente des tableaux qui n'ont rien de commun, ni la couleur, ni le sens formel, ni même la touche ! À part *Atonement* qui a la légèreté des *Cantos* et de *Créativité/Fertilité*, les tableaux de fleurs avec leurs couleurs dissonantes, leur lourdeur de facture, sont tout simplement mauvais.

Les oeuvres de Gould et Goulet, galerie Christiane Chassay ont cette facture élégante et un peu sèche de cette sculpture actuelle qui se situe à cheval entre l'importance donnée au faire et aux matériaux et celle d'un système complexe de références. Ainsi, les pièces ne sont pas seulement frappantes au niveau formel — qui est ici véritablement innovateur — mais très fines au point de vue conceptuel.

Dutkewych s'éloigne de ce propos avec *Pod Mostem* (sous les ponts) car ses objets : tapisserie, table ancienne, souliers à talons hauts, sont kitschs : le travail sur la forme est évacué au profit de figures de l'inconscient. Sous la table, un jet d'eau s'écoule dans un baquet de fer. Le grondement incessant, les escarpins, la pomme : tout cela a l'aspect sur-



PHOTO MAX TREMBLAY

Irène F. Whittome.

réaliste d'un rêve inachevé. Dutkewych a élaboré cette oeuvre en Pologne où il a séjourné trois mois au

début de 1990. Il prépare une exposition d'artistes Polonais à Concordia pour 91.

Sometimes Called Monument de Trevor Gould parle de... sculpture. Charpente de toit, tables : on peut y voir une dimension humaniste ; dans les mots *David and The Sculptor*, on peut lire une référence au néo-classicisme mais il est tentant d'y trouver une allusion à la révolution et à l'avancement de la société industrielle. Du coup, David et le sculpteur sont rejetés dans l'ombre brune du vernis académique pour l'un, dans l'opacité grise de la technologie pour l'autre. Le lion gravé dans la vitre se détourne de l'histoire pour envisager le spectateur : sauvagerie domestiquée, il est lui aussi soumis à une structure à la mesure de l'homme que Gould prend bien soin de montrer ouverte à toutes les interprétations.

État de directions de Michel Goulet présente 16 des pièces exposées à New York l'été dernier à la Jack Shainman Gallery de Soho. C'est un inventaire d'objets et de formes : dans les boîtes métalliques, dont les rabats vont dans tous les sens, se dessine quelque chose de presque musical. D'ailleurs c'est bien là le charme de la sculpture de Goulet qui transforme les choses les plus lourdes (acier, plomb, mobilier) en souffles poétiques. L'oeil parcourt cette diversité de formes et de matières unies dans les teintes gris noir, argent et la transparence du verre avec beaucoup de plaisir. Les boîtes contiennent des éléments qui sont très drôles : qui aurait cru qu'une paire de basquets pourrait re-citer une simple forme géométrique, le carré ? Et les T-shirts noirs à roulettes ? De quoi parlent-ils, sinon d'enfermement ? Michel Goulet, décidément, n'a pas fini de nous étonner !

MAÎTRES QUÉBÉCOIS

du 27 octobre au 15 novembre
vernissage aujourd'hui de 15h à 17h

WADDINGTON & GORCE INC.

1504 ouest, rue Sherbrooke 934-0413 — 933-3653 Fax 933-5577
Ouvert du lundi au samedi — Fermé le dimanche

du 15 au 30 octobre
au Complexe Guy Favreau

L'artiste sera sur place pour dialoguer avec vous de midi à quatorze heures.

Bélanger peintre

Oeuvres témoins du documentaires:
Les couleurs d'un héritage

Information: 843-7996

Sculptures sélectionnées
par le maître sculpteur

THOMASSIE ECHALOOK

(Inukjuak)

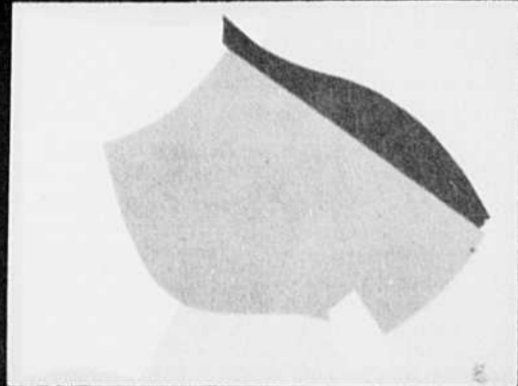
27 octobre l'artiste fera des sculptures à la galerie
jusqu'au 10 novembre



IMAGES BOREALES

1434, rue Sherbrooke Ouest 844-4080

EXPOSITION DU 30 OCTOBRE AU 4 NOVEMBRE
MARCEL BARBEAU



LANCEMENT DU LIVRE
« MARCEL BARBEAU: LE REGARD EN FUGUE »
Par Carole Gagnon et Ninon Gauthier
lors du vernissage, le mardi 30 octobre à 19 h

galerie *Michel Anje*

430, RUE BONSECOURS,
VIEUX-MONTRÉAL
MAR. AU DIM. DE 11H À 18H
875-8281

DEROUIN

Série 8-9-0

Galerie de l'UQAM

Université du Québec à Montréal
pavillon Judith-Jasmin

1400, rue Berri, salle J-R120, Montréal

Du mardi au dimanche de 12h00 à 18h00, entrée libre
jusqu'au 18 novembre

LES ÉDITEURS D'ART ASSOCIÉS

5270, rue Durocher, Outremont

Oeuvres récentes de DEROUIN

prolongation aujourd'hui seulement
27 octobre de 10h00 à 17h00

information: (514) 271-6886

STANLEY BOXER

Galerie Eka London

1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3646
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

RITA BRIANSKY

oeuvres récentes

jusqu'au 2 novembre

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN

1434 Sherbrooke O. Montréal, 849-3637

ZOYA NIEDERMANN

sculptures récentes

ALEX KATZ

Peintures et gravures des années '68 à '89

dernière journée

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke ouest
Mardi au vendredi de 10h à 17h30

845-7833/845-7471
Samedi de 10h à 17h

EXPOSITION

oeuvres récentes

FERNAND TOUPIN, R.C.A.

jusqu'au 10 novembre

GALERIE BERNARD DESRÔCHES

1444, RUE SHERBROOKE OUEST MONTRÉAL, CANADA H3G 1K4 (514) 842-8648

EXPOSITION DES OEUVRES DE
MARCELLIN DUFOUR



21 octobre au
4 novembre 1990

Mercredi au dimanche
de 11h00 à 17h00



Leonard de Vinci

2121-3, Leonard de Vinci, Sainte-Julie
(Trans-Canada, sortie 102)
Québec, J3E 1Z2 (514) 922-4109
Télécopieur (514) 737-0240

GALERIE D'ART

LA BANQUE HONGKONG DU CANADA

PHOTOGRAPHIES D'ENFANTS : 150 ANS

Organisée par la Winnipeg Art Gallery

9 octobre - 8 novembre

Lun. au jeu. 9h à 21h. Ven. 9h à 16h. Dim. 10h à 17h. Tél.: 739-2301

5170 Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec, H3W 1M7.

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

Michel Tremblay Art Contemporain

CHRISTIAN KIOPINI

jusqu'au
24 novembre

avec la participation
du Ministère des Affaires
culturelles du Québec

1192, rue Beaudry, Montréal,
(Québec) Canada H2L 3E4
Tél.: (514) 521-2141

exposition

DOUCET-SAITO

rétrospective de 1963 à 1990

jusqu'au 2 décembre

Musée des
beaux-arts
de
Sherbrooke

174, rue Palais,
Sherbrooke
(819) 821-2115

Michel Lagacé

jusqu'au 31 octobre

Dorothy Golz, Gerda Peer, Franz Pichler, Peter Sandbichler
vernissage samedi le 3 novembre

Galerie Graff

963 est Rachel, Montréal, Qc H2J 2J4 (526-2616)
du mardi au vendredi de 12 à 18 hres, samedi 12 à 17 hrs

EXPOSITION

ANTOINE BITTAR

jusqu'au 3 novembre 1990

GALERIE KASTEL INC.

1366 Avenue Greene, Westmount Tél.: 933-8735
du mardi au samedi de 10h à 17h30

Cette annonce parue le 20 octobre 1990
aurait du se lire comme suit

« Énigmes et autres choses »

ROLAND GIGUÈRE

Vernissage le 31 octobre de 17h à 19h
du 20 octobre au 17 novembre

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

VISIONNEMENT IMPORTANT

des oeuvres de

JEAN-PAUL RIOPELLE

et

ARMAND VAILLANCOURT

SAMEDI, LE 27 OCTOBRE 10 H à 18 H

DIMANCHE, LE 28 OCTOBRE 12 H à 17 H

L'exposition se poursuit jusqu'au 15 novembre

à la

Galerie d'Arts Contemporains

2122, rue Crescent, Montréal — Tél.: 844-6711



« autoportrait
Re-naisant »

FABRIZIO PEROZZI

vernissage 31 octobre
de 17h à 19h
jusqu'au 24 novembre
(1ère salle)

1192, rue Beaudry, Montréal,
(Québec) Canada H2L 3E4
Tél.: (514) 521-2141